lleville - Hygiène des Fumeurs
1859


HARVARDIANA ACADEMIA IN NOV·ANG
ET
VE RI
TAS
CHRISTO ECCLESIAE



HYGIÈNE

DES

FUMEURS

PAR

LEMERCIER DE NEUVILLE & VICTOR COCHINAT

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE DE JULES TARIDE

2, RUE DE MARENGO, 2



HYGIÈNE

DES

FUMEURS

HYGIÈNE

DES

FUMEURS

LA PIPE, LE CIGARE ET LA CIGARETTE

PAR

LEMERCIER DE NEUVILLE ET VICTOR COCHINAT



PARIS
TARIDE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
2, RUE DE MARENGO (ANCIENNE RUE DU COQ).

1859

Paris, typ. de M. Décembre, 326, rue de Vaugirard.

A

MONSIEUR ALLARD-KUPPENS

AVOCAT, ÉCHEVIN DE LA VILLE DE TOURNAY

SON TOUT DÉVOUÉ,

LEMERCIER DE NEUVILLE.

APPROUVÉ DES DEUX MAINS :

VICTOR COCHINAT.

POURQUOI NOUS AVONS FAIT CE LIVRE

Ce n'est pas sans une certaine émotion, ni sans avoir soigneusement allumé notre pipe, que nous commençons ce petit livre.

Nous ne nous dissimulons pas que notre tâche est grande, et qu'il nous sera difficile d'être complets; mais la main qui tient à la fois la plume et la pipe ne saurait rester inactive, et, si nous ne redoutons pas la conséquence de notre audace, c'est qu'en la double qualité de fumeurs et d'écrivains nous la considérons comme un devoir.

Oui, la pipe est un sacerdoce!

Déjà d'abondantes bouffées de fumées s'exhalent de nos lèvres ardentes et nous entourent comme d'un nuage protecteur; notre cerveau, surexcité par ces émanations inspiratrices, s'exalte et secoue sa torpeur habituelle; un bien-être immense s'empare de nous; nos douleurs physiques sont engourdies, nos douleurs morales endormies, nos yeux lancent des éclairs qui, perçant les vapeurs qui les environnent, s'en vont traverser l'immensité du pays de la pensée; pour nous, déjà le monde diaphane des rêves prend une forme et un corps, les difficultés de la science s'aplanissent, tout ce qui est obstacle est renversé! Plus rapide que l'électricité, notre pensée va sonder l'inconnu; plus audacieuse qu'un ballon, elle s'élance dans les airs; plus habile que le plongeur, elle se précipite au fond des mers pour y chercher la perle et le corail, qu'elle cueille sur la roche humide où repose le monstre marin!

Ah! des hauteurs immatérielles où plane notre pensée, des mondes inconnus où s'agite notre esprit, combien la petite terre que nous habitons nous paraît mesquine! combien les hommes nous semblent méprisables et leurs passions ridicules!

Mais, c'est étrange! que se passe-t-il donc? D'où vient que nos visions célestes s'effacent? Pourquoi ce monde terrestre, que nous méprisions tout à

l'heure, nous semble-t-il moins hideux? Notre cerveau s'engourdit, la réalité que nous avions perdue de vue nous apparaît dans toute sa laideur.

Horreur!

Nous tombons, nous tombons avec une vitesse effrayante! L'abîme nous paraît sans fond! les nuées que nous traversons s'enfuient, et nous sentons sur notre front une sueur glacée qui nous épouvante! Où allons-nous tomber? Sur quel monde allons-nous nous briser? La descente paraît plus rapide! Approchons-nous de la terre? Nos yeux, ouverts démesurément, sondent en vain l'infini, nous ne voyons rien! Tout à coup... Ah!

C'est notre pipe qui vient de s'éteindre!

Rassurez-vous, lecteur, nous allons la rallumer pour continuer notre livre.

HYGIÈNE
DES FUMEURS

CHAPITRE PREMIER

DU TABAC ET DES FUMEURS EN GÉNÉRAL

Bouffées extraites de la pipe d'un fumeur. — Saladin, Grassot et Pavillon. — Parenthèse historique. — Bégayements fumogènes. — Le fumeur : — à quinze ans ; — à vingt ans ; — à trente ans ; — à soixante ans. — Le meilleur tabac. — Un mot sur le tabac turc. — Simple observation. — Quelques préceptes hygiéniques. — De la chique. — Du haschisch. — De l'opium. — Différentes manières de fumer des peuples. — Recettes tabacologiques.

Bouffées extraites de la pipe d'un fumeur.

Enfin, j'exhale une bouffée de tabac, un nuage blanc commence à m'entourer... je fume !

Allons, cours, folle, joyeuse et insouciante, amoureuse fumée ! Tu ressembles à la femme, cette autre fumée que nous aimons encore plus que toi !

La femme est la fumée de l'homme . l'homme aspire la femme !

Tantôt, fumée coquette, tu t'élèves en anneaux entrelacés, tu roules ta spirale dans l'air jusqu'à ce qu'on ne puisse plus te voir ;

Tantôt, comme une couleuvre gracieuse, tu t'élances d'un seul jet pour te dissiper en te dilatant. Tu ressembles à l'espérance déçue, qu'on croit tenir et qui s'échappe ;

Tu es comme le prisme qui réjouit l'œil de ses vives couleurs, mais dont aucune ne peut se fixer.

Voilà soixante-quinze jours et demi que je fume la magnifique tête du sultan Saladin, avec sa longue barbe, son teint cuivré, ses yeux d'émail et son tuyau de merisier !

Saladin, mon vieux, en te fumant, je te rajeunis ! Ta barbe blanche se noircit, ton teint pâle devient basané, et ton turban lui-même subit l'influence de cette Jouvence nouvelle que l'on appelle le culottage.

Voyez-vous Saladin, dans ma chambre, âgé de vingt ans, ouvrant ses grands yeux noirs et tout étonné de n'avoir pas vieilli !

Noble idée que celle qui a pour but de reproduire la face des personnages célèbres au bout des pipes que nous fumons !

Ainsi chaque fumeur peut avoir sous ses yeux l'image de son héros !

L'un fume dans la tête de Grassot : une fumée en-

rouée s'exhale de ses lèvres; il rêve petits verres, gestes excentriques et voix impossible !

L'autre aspire les vapeurs du tabac dans la sorbonne de Pavillon, — célébrité du quartier latin; — il rêve à la mère Moreau, qui a de si bonnes prunes, et au père Bullier, chez qui l'on danse si bien.

Rêves enchanteurs, suaves harmonies, divins désirs, allez-vous-en maintenant, tombez en cendres ! Ma pipe est fumée, et les cerveaux de Grassot et de Pavillon sont creux !

PARENTHÈSE HISTORIQUE

L'introduction du tabac en Europe eut lieu vers la seconde moitié du seizième siècle, par l'intermédiaire de Nicot, ambassadeur à la cour de Portugal.

Cette plante fut présentée à Catherine de Médicis. On l'appela d'abord *Nicotiane* ou *Herbe à la reine*. Mais les Espagnols, qui l'avaient tirée de l'île de Tabago, l'Anglais Francis Drake, qui l'en apporta également à Londres en 1585, firent prévaloir le nom de tabac (*tabacco*), qui lui est resté.

Ce sont les sauvages qui ont enseigné aux Européens l'art de fumer !

Les souffrances atroces du premier cigare, de la première pipe, n'ont jamais arrêté personne sur le bord de l'abîme.

Il est vrai qu'avant d'aborder le tabac, on a eu le temps de s'aguerrir au collége, en fumant toutes sortes de substances du goût le plus nauséabond et de l'odeur la plus repoussante.

Qui de nous, pour commencer, n'a pas fumé des feuilles de rose, des feuilles de sauge, des feuilles de rhubarbe, des feuilles de papier, des morceaux de jonc à battre les habits, des bouts de troëne, du café en poudre, etc., etc.

Un jour, nous qui écrivons ces lignes, nous avons fait des cigarettes avec des vieilles semelles de bottes, hachées avec un canif!

L'enfant qui fume est féroce et ne recule devant rien.

Au collége, on chargerait son calumet avec les ossements broyés de ses pères!

Le Fumeur.

A QUINZE ANS. — A quinze ans, on ne fume pas pour soi-même, mais pour les autres; on s'imagine qu'on fait sensation sur le boulevard, que toutes les femmes vous regardent et disent en passant :

— Comme ce joli garçon fume bien!

A quinze ans, on laisse éteindre volontairement son cigare et on aborde un tambour-major, devant une boutique de modistes, en lui demandant du feu pour le rallumer.

O temps heureux des illusions!

A VINGT ANS. — A vingt ans, on fume chaque fois que l'on sort; on ignore encore la valeur des ci-

gares et du tabac, on fume mal, on laisse éteindre son cigare ou sa pipe, on mâche sa cigarette.

A vingt ans, on achète des pipes de luxe qu'on fume une fois;

On achète des blagues brodées, et l'on dit à ses amis que c'est un cadeau de femme!

Vingt ans! c'est l'âge de l'amour et des rêves dorés.

Dans l'amour on ne voit que la femme, dans le tabac on ne voit que la fumée...

On n'approfondit rien.

L'horizon semble si vaste, qu'on n'en voit bien que les premiers plans, et l'on apprécie tout à ce point de vue restreint.

Vingt ans, c'est le prisme!

Vingt ans, c'est l'erreur!

A TRENTE ANS. — A trente ans, on laisse refroidir sa pipe lorsque l'on a fumé.

A trente ans, on sait aimer et on sait fumer!

On fume suivant ses besoins, ses appétits, sagement, modérément, avec art.

On aime avec conviction.

La maîtresse, c'est le cigare! — Arome que l'on savoure de temps en temps, mais qui n'est pas indispensable. — Le cigare éteint, on ne le rallume plus. La maîtresse partie, on ne pense plus à elle.

La femme aimée, c'est la pipe! — On la caresse, on la surveille, on la câline, c'est la compagne! Si la femme aimée meurt, on ne s'en console jamais! Si la pipe se casse, on en éprouve une douleur terrible!

De même qu'en vieillissant on aime sa femme avec son cœur, et non plus avec ses sens.

De même, à mesure que la pipe se noircit, on se prive de la fumer, si l'on craint de l'abîmer; on en a un soin infini, et, quand elle est noire, on la garde, trésor précieux! dans son étui de satin, et on la contemple avec bonheur sans oser y toucher.

A SOIXANTE ANS. — A soixante ans, âge dans lequel les sens émoussés n'ont plus la sensibilité de la jeunesse, de même que la vie n'est plus que dans le souvenir du passé et qu'on aime sa femme dans son amour d'autrefois, comme, dans l'été, on contemple sa cheminée en disant :

— Oh! comme elle est bonne! comme je m'y suis bien chauffé l'hiver dernier!

De même le tabac n'offre plus que des ombres de jouissances dont la corrélation s'adapte parfaitement avec la sensibilité énervée du vieillard.

Mais le souvenir de l'amour, n'est-ce pas de l'amour encore?

Le meilleur Tabac.

Au point de vue du véritable fumeur, le premier tabac du monde vient incontestablement de Cuba, et l'on met hors de toute ligne celui qui croît dans une petite contrée de cette île appelée *Vuelta de Abajo*.

Il est bien entendu que nous ne parlons ici que du tabac destiné à la confection du cigare; et même, nous devons le dire, ce principe est énoncé sous une forme trop absolue et trop exclusive.

Rendons justice au cigare de Manille, non à ces

déplorables échantillons que la régie a lancés quelque temps dans le public, mais aux vrais *Manille* de qualité supérieure, qui peuvent rivaliser avec ce que la Havane offre de plus exquis.

Nous pouvons donner encore comme une exception les cigares fabriqués à Alger.

Soit que le tabac qui les compose se trouve d'un meilleur choix, soit que les ouvriers espagnols qui les fabriquent excellent plus que les nôtres dans ce travail, nous devons reconnaître qu'il existe peu de cigares qui leur soient comparables; on en trouve même de très-passables à cinq centimes.

Le meilleur tabac à priser vient de Macouba, village de la Martinique, où est née l'impératrice Joséphine.

— On procure au tabac la séve du Macouba en le parfumant avec du bois de Rhodes. —

Un mot sur le Tabac turc.

Le tabac turc, haché très-fin en longues touffes soyeuses et de couleur blonde, se divise en quatre sortes principales, dont voici les noms :

Iavach, — doux;
Orta, — moyen;
Dokan akleu, — piquant;
Sert, — fort.

Les plus estimés sont ceux de la Macédoine.

Le *Tombeki*, tabac exclusivement destiné au nar-

ghiléh, vient de Perse ; il n'est pas haché comme l'autre, mais froissé et rompu en petits morceaux; sa couleur est plus brune, et sa force est telle, qu'il ne peut être fumé sans avoir subi préalablement deux ou trois lavages.

A Constantinople, les marchands de tabac s'appellent *tutungis*.

Simple observation.

— Est-ce l'odorat seul qui est charmé par la combustion du tabac? — Alors la fumée d'autrui ferait autant de plaisir que la sienne propre.

— Est-ce le goût? — Alors il faut abandonner le cigare ou la pipe pour prendre la chique.

— Est-ce la vue? — On dit que le tabac a moins de saveur dans l'obscurité.

— Est-ce le toucher? — Tenir sa pipe ou son cigare peut tout au plus passer pour une distraction.

Il faut conclure de tout ceci que l'odorat, la vue, le goût, le toucher, tous les sens, excepté l'ouïe, sont intéressés dans l'acte qui consiste à aspirer la fumée d'une certaine quantité de tabac.

C'est là, sans doute, ce qui rend cette jouissance si complète !

Quelques préceptes hygiéniques.

— Fumez peu avant le repas, afin de conserver intacts et le goût et l'appétit.

— Fumez en plein air ou dans des salles élevées et aérées : vous éviterez ainsi une salivation abon-

dante qui appauvrit le sang et gêne la digestion, et vous ne vous exposerez pas à avaler votre fumée, ce qui enflamme les bronches.

— La pipe est un excitant, si vous n'enlevez pas à votre estomac la salive qui lui est nécessaire ou si vous ne la remplacez pas au fur et à mesure par quelques verres de bière.

— Boire en fumant, c'est bien fumer !

De la Chique.

Ce n'est qu'à notre corps défendant que nous écrivons l'horrible mot qui sert à désigner la chose dont nous allons nous occuper, tant cette chose même nous inspire un profond et salutaire dégoût.

Aussi, pour accomplir notre tâche et donner en même temps satisfaction à nos instincts répulsifs, nous allons laisser la responsabilité de cette leçon à Ramazzini et autres savants :

On a dit jusqu'ici : *Qui dort dîne*. On pourrait dire également : *Qui fume dîne*, car l'expérience journalière nous démontre que la fumée du tabac engourdit la faim, ou tout au moins apaise les tiraillements de l'estomac.

D'après Ramazzini, beaucoup de voyageurs auraient dompté leur appétit à l'aide du tabac mâché ou fumé, ce qui leur permettait alors de faire beaucoup de chemin sans être arrêtés par la faim.

Guillaume Pison, voyageant dans des lieux déserts, ne ressentait ni lassitude ni envie de manger après avoir mâché du tabac

Van Helmont dit la même chose.

Il prétend que le tabac apaise la faim, non en la satisfaisant, mais en détruisant cette sensation et en diminuant l'activité des autres fonctions.

Ramazzini ajoute encore qu'il a souvent observé que les fumeurs et mâcheurs de tabac sont sans appétit, ainsi que les grands buveurs de vin, parce que son usage énerve l'action de l'estomac et détruit l'énergie du suc salivaire.

Plempius a remarqué également que le tabac diminuait le sentiment de la faim; mais il donne une autre cause à ce phénomène.

Il croit que c'est par l'abondance de sérosité ou de salive qui s'écoule dans l'estomac, et qui remplit plus ou moins ce viscère, que cette sensation se trouve apaisée par suite de l'absorption qu'il en fait, et non par son énervement ou son engourdissement : peut-être ces deux causes contribuent-elles concurremment à diminuer le sentiment de la faim.

Du Haschisch.

Le haschisch est une espèce de chanvre, dit *takrouri* ou *kif*, que les Algériens cultivent pour les propriétés narcotiques qui le font rechercher dans tout l'Orient.

Dans toutes les parties de l'Algérie, depuis le littoral jusqu'au fond du Sahara, les indigènes cultivent le takrouri dans les jardins, autour des villes, pour en fumer l'extrémité des tiges et des feuilles, ou pour en faire diverses préparations enivrantes.

On cueille le haschisch lorsqu'il est en fleurs, et l'on en fait sécher les extrémités.

On le fume, on le prend en boisson, on le mange.

A Constantinople et dans quelques autres villes, on prépare avec les diverses parties de cette plante des confitures (*madjoures*) qu'on mange pour se procurer des rêves agréables.

On prend, pour faire ces madjoures, les extrémités de la plante, on les écrase ou on les pile, et on les mêle ensuite avec du miel qu'on fait chauffer, ou avec du beurre qu'on fait fondre.

La manière la plus répandue de faire usage du *kif* est de le fumer dans de très-petites pipes; on le mélange quelquefois avec du tabac.

De l'Opium.

L'opium est le suc du pavot blanc.

La cause des effets de l'opium consiste dans le principe vola[illegible] y est contenu, et son effet immédiat sur les [illegible]t à la raréfaction qu'il opère dans le sa[illegible]

[illegible]piu[illegible]ns tout l'O[illegible] principale-
en[illegible]
[illegible]tit four[illegible] ou de tout
[illegible]ite bo[illegible]omme un
[illegible]n; au[illegible] instants le
[illegible]ne es[illegible]sement qui
[illegible]gréa[illegible] Paris, mais
[illegible]l'op[illegible]tre.
[illegible]ouve[illegible]

L'opium est nuisible à la santé, au point de vue de la fumerie; au point de vue thérapeutique, la faculté l'ordonne dans maintes circonstances.

Différentes manières de fumer des peuples.

Les Caraïbes des Antilles fument de cette manière. Ils enveloppent des brins de tabac dans certaines écorces d'arbre, très-unies, flexibles et minces comme du papier; ils en forment un rouleau, l'allument, en attirent la fumée dans leur bouche, serrent les lèvres, et, d'un mouvement de langue contre le palais, font passer la fumée par les narines.

Dans les deux presqu'îles de l'Inde et dans les îles de l'Océan oriental, presque tous les peuples idolâtres fument des *chirontes* ou petits rouleaux de feuilles de tabac appelées *cigales* en Amérique.

Les mahométans du Mogol et de l'Inde fument avec un gargoulis double; l'un sert à recevoir la fumée au travers de l'eau, et l'autre à contenir le tabac et le charbon allumé; ils y mêlent quelquefois des feuilles de bangue, qu'ils nomment *ganja* et qu'ils aiment beaucoup.

—(Les *chirontes* et les *cigales*, ainsi que les feuilles de tabac roulées des Caraïbes, ne sont autres que nos cigares actuels.

Les gargoulis doubles des mahométans sont des narguiléhs.) —

L'Espagnol fume la cigarette.

Le Turc fume le narguiléh ou le chibouck.

Le Hollandais fume le calumet.

L'Allemand fume la pipe de porcelaine.

L'Anglais fume le cigare.

Le Belge fume la pipe de terre.

Le Français fume toutes les pipes et tous les cigares.

Recettes tabacologiques.

TABAC ÉCONOMIQUE.

Un membre du collége de médecine de Stockholm a découvert que les feuilles de la pomme de terre, séchées à un point convenable, donneut un tabac supérieur pour le parfum au tabac ordinaire.

GUÉRISON DE L'ÉRÉSIPÈLE PAR LE TABAC.

Le docteur Stephenson, médecin américain, affirme que le tabac est un des moyens sur lesquels on peut compter avec le plus de certitude pour se rendre maître de l'inflammation érésipélateuse. Il recouvre la surface enflammée avec des feuilles de tabac humides et les conserve appuyées sur la partie jusqu'à ce que les malades éprouvent de fortes nausées.

CHAPITRE II

DE LA PIPE

Pipes éthiopiennes. — Pipes indiennes. — Pipes persanes : — le foyer ; — le tuyau ; — le condensateur. — Des pipes d'écume. — Du narghiléh et du chibouck. — Des pipes en bois. — Autres genres de pipes. — Du culottage. — La première pipe. — Des diverses appellations de la pipe.

Il y a d'innombrables variétés de pipes, mais toutes ces variétés peuvent être ramenées à trois genres, c'est-à-dire rangées dans trois systèmes :

1° Pipes éthiopiennes ;
2° Pipes indiennes ;
3° Pipes persanes.

1° PIPES ÉTHIOPIENNES.

Foyer très-évasé par le haut, perdant de son diamètre par le bas et finissant par se confondre avec le tuyau.

(Tuyau en roseau, toujours long et assez peu incliné sur le foyer.)

Sculpture habituelle. — Un animal féroce, un lion, un tigre, une hyène, etc.

2° PIPES INDIENNES.

Tuyau non arrondi, moins long que dans le type précédent; — foyer moins évasé et presque perpendiculaire sur le tuyau, — de substance éclatante; enrichi de miniatures passionnées ou grotesques, et protégé par de luxurieuses garnitures de métaux.

3° PIPES PERSANES.

Tuyau flexible, léger à la main, enrichi d'ambre, d'or et de soie; — foyer de terre rouge avec sculpture et arabesques dorées; — un condensateur de cristal parfumé de rose, d'orange ou de jasmin.

Chacun de ces trois systèmes comprend trois éléments:

1° Un *foyer*, où se produit le phénomène de la *combustion* du tabac;

2° Un *tuyau*, dans lequel s'effectue la *distillation;*

3° Un *condensateur*, où s'opère la *condensation.*

Ces trois éléments sont plus ou moins distincts, plus ou moins séparés dans chaque système, — et varient suivant les peuples ou les climats.

Dans les régions du globe où la sensualité analyse et raisonne, et dans celles où la fumerie est d'importation déjà ancienne, le condensateur n'est pas considéré comme un élément secondaire.

En France et dans l'Europe occidentale, au contraire, la pipe se résume dans le foyer et le tuyau. Le condensateur n'existe pas, ou du moins n'est pas visiblement exprimé. Le tuyau en fait l'office, mais d'une manière incomplète.

Nos tempéraments, nos caractères, la nature des préparations que subissent nos tabacs et la substance de nos pipes, sont autant de raisons qui nous ont fait négliger l'emploi des condensateurs.

LE FOYER

Le foyer est l'âme de la pipe.

Le foyer est la raison d'être du tuyau et du condensateur.

Un grand nombre de substances ont été essayées pour la confection des foyers, mais tous ces essais n'ont pas été heureux.

Parmi les productions animales, nous ne pouvons admettre que l'ivoire et quelques coquilles calcaires.

Les substances végétales ont donné de plus brillants résultats.

Ainsi les racines du noisetier, de la bruyère, du buis, de l'orme, de l'acacia, sont communément employées.

Il en est de même de certains fruits ; de ceux du cocotier, par exemple.

Les substances minérales ont incontestablement le pas sur les précédentes, *pipologiquement* parlant.

Les terres blanches, noires ou rouges, les porcelaines, les métaux, l'agate, la cornaline, la magné-

site, l'ambre jaune, etc., sont autant de matières qui contribuent, dans diverses proportions, à la fabrication des foyers ou fourneaux, et des tuyaux de conduite de la fumée de tabac.

Ces matières se taillent ou se moulent, et prennent, selon le goût de l'artiste ou du manœuvre, telle figure immense ou petite, pesante ou délicate.

L'art *pipologique* (ou plutôt l'industrie *pipière*) a donc doté telles pipes d'un foyer ou fourneau très-spacieux, et telles autres, comme les *guinguettes*, d'un foyer très-petit.

Il a fait à celles-ci un talon sous le foyer;

Aux *anglaises*, un talon pointu;

Aux *cajoles* ou *capucines*, il n'a fait aucun talon.

Dans quelques-unes, l'axe du foyer est à angle droit sur le tuyau; mais dans le plus grand nombre cet axe est incliné.

On donne le nom de *douille* à la pièce du foyer destinée à recevoir le tuyau.

Pour éviter l'introduction du tabac et des cendres dans le tuyau, on a imaginé de placer au fond du foyer ou fourneau un petit crible de platine. On nettoie ce crible, lorsqu'il est encrassé d'huile de tabac, en l'exposant à la flamme.

Le feu brûle et vaporise toutes les matières dont les vieilles pipes sont souillées, et fait de ces vieilles pipes des pipes neuves.

LE TUYAU.

Placé entre le foyer et la bouche, le tuyau est la

partie de la pipe par laquelle se fait l'aspiration de la fumée.

Il est une des conditions de la combustion qu'il active, et, par conséquent, l'un des points sérieux de l'appareil fumatoire.

Il ne doit être ni trop étroit, — ni trop large, — ni trop compliqué.

Trop étroit : — les produits de la distillation viennent bientôt le fermer.

Trop large : — les aspirations du fumeur n'y ont qu'un effet restreint.

Trop compliqué :— le nettoyage en est souvent négligé, attendu qu'il offre plus de difficultés et demande plus de temps.

Une autre condition aussi indispensable, c'est que le tuyau soit parfaitement luté, c'est-à-dire adapté au foyer de manière à ne laisser aucun jour ou passage à l'air.

Les meilleures substances pour la confection des tuyaux sont :

Les substances végétales, telles que les bois aromatiques : jasmin, poirier, pommier et merisier;

Le bois de Sainte-Lucie pour fumer le Havane;

Le jasmin pour le Virginie;

Le poirier pour le tabac de Hollande.

La *corne*, assez fréquemment employée pour les tuyaux, n'est bonne que pour les ajustages, attendu qu'elle prend un goût détestable dans son contact avec la fumée du tabac, qui est de la nature des alcalis.

Le *caoutchouc* ne vaut guère mieux que la corne.

A côté du mauvais goût qu'il communique à la fumée, il ne produit d'ailleurs qu'un tirage incomplet et qui fatigue. Nous n'admettons le caoutchouc qu'autant que sa paroi élastique se trouve intérieurement soutenue par une spirale en fil de fer.

La longueur du tuyau influe presque autant que la substance dont il est formé sur le parfum des tabacs.

Principe. — La longueur du tuyau doit être en rapport avec la dimension du foyer, et, dans aucun cas, n'avoir moins de douze centimètres ni plus de deux pieds.

Corollaires. — Le *caporal*, le tabac de Hollande et celui de Virginie perdraient sensiblement de leur arome dans une pipe dont le tuyau n'aurait pas un pied de long, et leur saveur plus grossière pourrait endommager la muqueuse buccale.

Le Maryland est le seul tabac qui puisse être agréable et sans danger dans la pipe courte.

Le *brûle-gueule* n'est donc acceptable que comme baromètre de la susceptibilité de chacun à la nicotine.

LE CONDENSATEUR.

Le condensateur est un vase plein d'eau à travers lequel passe la fumée avant de se rendre dans la bouche.

Pour construire le condensateur d'une pipe, prenez une carafe en verre ou en cristal, et remplissez-la aux trois quarts d'une eau aromatisée ou pure; fermez-la avec un gros bouchon de liége, dans lequel vous aurez fait deux passages : l'un pour l'appendice

du foyer, il doit être long et descendre jusqu'au fond du verre ; l'autre passage est destiné au tuyau d'aspiration : il ne doit qu'effleurer le bouchon inférieurement et ne point toucher l'eau.

L'aspiration détermine, quand la pipe est allumée, le passage de la fumée à travers le liquide avant d'arriver à la bouche; c'est dans ce passage que la fumée baisse de température et se décharge de carbone et de nicotine.

Le condensateur est de toutes les parties de la pipe de Constantinople celle qui reçoit le plus d'ornements. Les Orientaux l'enrichissent de couleurs vives, d'émaux parfaitement sculptés, ou de dorures d'un effet admirable.

Des Pipes d'écume.

L'*écume* (*spuma*) est l'appellation de plusieurs substances, soit naturelles, soit produites par l'art.

Il y a diverses sortes d'écumes :

L'*écume printanière*, — qui se rencontre très-fréquemment au printemps sur les plantes, et qui n'est due qu'aux larves d'un insecte dit *cigale écumeuse*.

L' *écume de verre* ou *fiel de verre*, — mélange de sulfate qui vient nager à la surface pendant la fusion du verre.

L'*écume de terre*, — calcaire de couleur blanc jaunâtre ou verdâtre, de texture lamelleuse et d'un aspect nacré.

L'écume de mer[1]. — Les anciens naturalistes appelaient ainsi tous les corps marins ayant quelque analogie avec les alcyons, les éponges, etc., etc. Aujourd'hui, nous donnons ce nom à une variété spongieuse de magnésite, composée de magnésie carbonatée et de silice.

Pour la fabrication des pipes et des porte-cigares, on prend la roche naturelle, on la broie, puis on la délaye dans des bassins d'eau ; on agite fortement ces eaux, et on les transvase dans d'autres bassins où la matière terreuse se sépare en couches d'une grande ténuité. L'excès d'eau est ensuite enlevé, puis on laisse la bouillie prendre l'état pâteux, comme cela se pratique pour la préparation des terres à porcelaine.

Cette pâte est ensuite moulée en pipes ou en porte-cigares; on les cuit alors légèrement pour chasser l'eau, puis on les polit.

Cette dernière opération consiste à tremper les pipes dans des huiles odoriférantes ou des résines chaudes; la pâte s'en imprègne et communique alors au tabac un goût et un parfum fort recherché des Orientaux et même des Occidentaux.

On livre maintenant au commerce de la fumerie

[1] Alphonse Karr, dans son roman de *Geneviève*, dit ceci : Tout le monde parle de pipes d'*écume de mer*, tout le monde dit une sottise comme nous : — il faut dire des pipes de *Kummer*, du nom de l'inventeur de la pâte dont ces pipes sont faites. »

Malgré l'opinion du célèbre jardinier de Nice, nous n'en persistons pas moins dans notre dénomination.

des pipes et des porte-cigares d'écume faits artificiellement au moyen de mélanges de matières silicieuses et magnésieuses associées dans les proportions voulues ; mais ils ne présentent jamais la légèreté, la porosité et l'agrément des écumes naturelles.

Du Narghiléh et du Chibouck.

Le narguiléh est une pipe persane dont les tuyaux très-flexibles ont plusieurs mètres de longueur.

Il diffère en outre des autres pipes, en ce que la fumée qui en sort traverse un bocal rempli d'eau, quelquefois de roses.

Disons, entre parenthèse, que c'est en Asie que l'essence de rose fut découverte.

Voici la légende qui le constate :

« Une princesse, plus riche que toutes celles des *Mille et une Nuits*, aimait à se promener chaque jour, en bateau, sur un canal qui serpentait au milieu de ses jardins. Mais, fatiguée de ne fendre sans cesse que l'azur liquide et de ne sentir aucune résistance à la marche paisible de son canot, elle eut l'idée de faire couvrir la surface de l'onde avec des feuilles de rose, afin d'avoir au moins une fois en sa vie une contrariété quelconque à surmonter et un obstacle sérieux à franchir.

« Les roses formèrent sur le canal de ce jardin enchanté des îles embaumées, et le soleil d'Asie, projetant ses chauds rayons sur leurs corolles embaumées, en flétrit les feuilles.

« Les boutons s'ouvrirent, les roses transpirèrent, et une huile odoriférante s'échappa de leurs calices entr'ouverts.

« La princesse indolente en fit recueillir soigneusement les gouttes et les enferma dans des amphores.

« Cette huile, c'est l'essence de rose, devenue depuis si chère à toutes les femmes de la terre! »

Mais revenons au narguiléh.

Le bocal du narguiléh est du volume d'une carafe ordinaire, et varie de forme et de beauté.

Les plus recherchés d'entre les narguiléhs sont ceux de Constantinople, très-remarquables par la taille du cristal ainsi que par les riches ciselures d'orfévrerie qui en décorent la monture.

L'ouverture est fermée par une cheminée ou noix de pipe, remplie de *tumbaki*, tabac en feuille, et au moyen d'un tube qui passe dans l'eau, on aspire une fumée constamment fraîche.

Il y a des narguiléhs à plusieurs tubes et de dimensions plus volumineuses, qu'on peut fumer dans une réunion d'amis.

On se range en cercle sur les divans, et chacun peut goûter dans son tube les douceurs du tumbaki, en se livrant à la conversation.

Les pipes ou chiboucks sont d'un usage plus universel dans toutes les classes de la société.

Ils varient de grandeur, depuis deux jusqu'à six et sept pieds, et se font ordinairement avec le jasmin, le rosier ou le cerisier.

3

Les grands et les riches les garnissent d'or et même de pierres précieuses.

Les femmes en usent aussi, mais les leurs sont plus délicats.

Ce qui fait le prix des chiboucks, c'est le bouquin.

Il est ordinairement en ambre jaune ou gris ;

En ivoire;

En ébène;

Ou en corail, enrichi quelquefois d'incrustations très-gracieuses.

La cheminée est en terre rougeâtre dorée et ciselée avec adresse.

Il y a une autre sorte de chibouck en bois très-tendre, dont la tige est entourée d'étoffe de soie, plissée tout autour et ornée de bandelettes en fils d'or croisés plusieurs fois.

On mouille l'étoffe, puis, en soufflant dans un pli du haut, on la fait gonfler, et, par l'introduction de ce courant d'air, le bois conserve longtemps une humidité qui donne de la fraîcheur à la fumée.

Les serviteurs qui apportent les pipes portent caractéristiquement la main au front, ensuite de la bouche au cœur.

C'est une sorte de salut qui varie en inclinant en même temps plus ou moins le corps, suivant le rang de la personne à qui on s'adresse.

Ainsi, quand un pacha ou un grand dignitaire vient à passer dans une rue ou tout autre lieu public, chacun doit exécuter ce *salamaleck*, en se courbant presque jusqu'à terre.

Des Pipes en bois.

Les pipes en bois deviennent délicieuses par l'usage. Elles n'ont que l'inconvénient de se graisser facilement et de donner à la main une odeur désagréable, quand on les a fumées longtemps.

La racine de bruyère, le buis, l'ébène, sont en général les bois employés pour leur confection.

Autres genres de Pipes.

Il y a aussi des pipes en coco, en corozo; elles sont mauvaises et dénaturent l'arome du tabac.

Il y en a en fer, en argent, en verre, qui ne valent pas mieux.

Celles en terre rouge ne sont bonnes que fumées dans de longs tuyaux.

Les pipes artistiques modelées dans de la terre glaise rentrent dans cette dernière catégorie.

Les pipes en porcelaine sont bonnes, leur culottage se fait par dessiccation.

Du Culottage

Le culottage est l'art d'imbiber une pipe du jus de tabac.

Il y a trois manières de culotter une pipe.

1° Le *culottage par infiltration* du rogomme taba-

chique dans la matière de la pipe. C'est le seul vrai culottage, le seul culottage classique, le seul vraiment sérieux.

2° Le *culottage par dessiccation* du rogomme à la surface interne du fourneau, ou *croutlage*. Tel est celui des pipes de porcelaine non perméables. C'est le culottage des Allemands.

3° Le *culottage factice*, qui se produit à l'extérieur de la pipe, — sans tabac, — mais à l'aide du foin, de l'ail et d'autres substances très-peu nicotianiques. Celui-là n'est qu'un enfantillage, qu'une plaisanterie, et ne peut tromper l'œil d'aucun fumeur expérimenté.

Dans son poëme intitulé la *Pipe et le Cigare*, Barthélemy formule ainsi les règles du culottage des pipes :

.... Sans vider le brûlot,
Chargez, chargez toujours sur le même culot;
Fumez-le lentement, sans brutale secousse;
Vous le verrez bientôt prendre une teinte rousse,
Assombrir par degré son cordon régulier,
Jusqu'à ce que, formant un superbe collier,
Il étale à la fois sa couleur blanche et noire,
La culotte d'ébène et le turban d'ivoire!

Les diverses terres blanches de *Gambier*, *Duméril*, *Serve*, se culottent très-facilement : cela tient à ce qu'elles sont très-poreuses. Mais, en revanche, elles sont bien fragiles.

Ces pipes doivent être choisies avec attention, être longues, bien percées, bien cuites ; on recon-

naît ces pipes à leur sonorité et à leur couleur blanc-rosé.

On doit les fumer doucement, et employer, les premiers jours, du tabac un peu humide.

Le docteur Anselmier, auquel nous avons emprunté de précieux documents, n'est pas du même avis que Barthélemy au sujet du culottage des pipes Voici ce qu'il dit à cet égard :

« La hauteur de la culotte varie suivant la rapidité du tirage, le plus lent amenant la culotte le plus haut; mais gardez-vous bien de laisser dans vos pipes ces culots infects dans lesquels la salive s'aigrit et fermente à la haute température à laquelle vous l'élevez.

« La culotte qui résulte de cette pratique est toujours irrégulière, fade et malsaine, à cause des liquides âcres que l'aspiration fait affluer dans la bouche.

« Laissez fréquemment sécher votre pipe : quand vous la reprendrez, vous en retrouverez le doux, l'agréable, le suave, quoique un peu fort, et, si vous pouvez la supporter, vous serez du goût de ceux qui disent que ces pipes sont les meilleures.

« Choisissez dans ce genre des formes très-simples. Repoussez ces pipes à double courant, qui se réduisent tout simplement à une pipe dont le tuyau est mal luté et qui fatiguent le fumeur par une aspiration trop fréquente et incomplète.

« Les diverses espèces de terre rouge sont en général à croutter comme celles de porcelaine, elles sont employées surtout dans les pipes persanes Les

foyers en métal, en argent, etc., sont également employés à ce genre de pipes.

« Certains tuyaux en os ou en ivoire peuvent aussi se culotter; les meilleurs dans ce genre sont les tibias de lièvres montés en argent ou les os de l'oie.

« Les pipes en écume de mer sont celles qui deviennent les plus belles ; quand on veut les culotter, on doit d'abord s'armer de patience, et faire le choix d'une pipe irréprochable dans sa confection : choisissez-les bien blanches, épaisses, bien régulières ou bien sculptées ; que les premières pipes que vous y fumerez soient allumées avec précaution. Si le tabac est un peu sec, arrosez-le avec de l'eau salée, vous rappelant toute l'influence que le sel joue dans la rapidité de la culotte.

« L'huile ou la cire dans laquelle la terre se cuit donne souvent un goût très-désagréable ; mais, après quelques jours, le parfum du tabac l'a remplacé, la culotte est commencée, ne la laissez plus sécher ; fumez-la tous les jours, et, après quelques mois, on verra apparaître au dehors cette éclatante couleur jaune rougeâtre d'un effet charmant.

« On devra, après chaque pipe, la nettoyer complétement avec un stylet, la placer debout de façon que l'horizontale coïncide avec la ligne qu'on veut marquer sur la pipe.

« Au moyen d'un peu de cire et de potée d'émeri, on maintiendra la surface parfaitement propre, et, après chaque nettoyage, on replacera le fourneau dans la gaîne de cuir ou de soie d'où l'on

ne doit le sortir qu'alors que toute odeur de cire ou d'huile a disparu. »

Pour l'origine du culottage, nous renvoyons nos lecteurs au chapitre des anecdotes tabacologiquer.

La première Pipe.

Il y a deux choses qu'on n'oublie jamais : la première maîtresse et la première pipe !

La pipe a des préliminaires charmants : des troubles pleins de poésie, de longues extases comme l'amour !

On cherche un bureau de tabac bien isolé, devant lequel on passe et repasse bien des fois sans oser y mettre le pied.

Enfin on se décide, on entre en rougissant ! On prend sa pipe, on jette un sou sur le comptoir et l'on s'enfuit !

Il s'agit maintenant de cacher son trésor, de le dérober à tous les yeux...

Ciel ! si on allait le casser !

Le lendemain, mêmes luttes, mêmes combats intérieurs pour se procurer le tabac nécessaire.

Puis vient la machine à débourrer ; puis la boîte à amadou ou à allumettes.

Il faut un mois pour se procurer tous ces objets, et chacun d'eux est le prix d'une conquête !

Et quand le grand jour est arrivé, quand l'heure du berger a sonné, avec quelle joie on s'enferme, avec quelle émotion on fait jaillir la flamme phos-

phorescente, avec quel battement de cœur on aspire sa première bouffée !

Des diverses appellations de la Pipe.

Le peintre dit : Ma *bouffarde.*

L'homme de lettres : Mon *brûle-gueule.*

Le canotier : Ma *flambarde.*

La *chiffonnière* est une pipe dont le tuyau est cassé presque à la naissance de la noix. Si on peut la tenir entre ses dents, ce n'est pas une chiffonnière.

Le *calumet* est la longue pipe de Hollande, fine et étroite, qui contient à peine une pincée de tabac.

Le *narghiléh* est la pipe turque, à condensateur rempli d'eau odoriférante.

Le *chibouck* est une autre espèce de pipe turque, sans condensateur.

Certains fumeurs ont un culte si grand pour leur pipe, qu'ils lui donnent souvent le nom de leur maîtresse.

Ainsi D..., le célèbre peintre, appelle sa pipe Anastasie !

CHAPITRE III

DU CIGARE

Fi du cigare ! — Vive le cigare ! — Fabrication des cigares. — Réflexions sur le cigare. — Du bouquin. — Problème. Différentes sortes de cigares. — Argot tabacologique. — Impressions de voyage d'un bout de cigare.

Les dames : « Fi du cigare ! »

Les hommes : « Vive le cigare ! »

Telles sont les exclamations qui accueillent d'ordinaire le cigare chez la plus belle et la plus laide moitié du genre humain. Aussi, en rapporteurs impartiaux, nous allons donner les raisons qui militent en sa faveur ou qui le démonétisent dans le monde. Mais, tout en tenant compte du dégoût qu'il inspire aux dames et du fanatisme qu'il allume chez les hommes, nous allons le juger équitablement, car jusqu'à présent pour nous, justice ne lui a pas encore été rendue.

Le cigare, au point de vue masculin, est la panacée

universelle applicable à toutes les douleurs de l'humanité.

Au point de vue féminin, c'est le brandon enflammé de la discorde, l'élément désorganisateur qui ne tend à rien moins qu'à enrayer et peut-être même à arrêter la civilisation humaine.

Figurez-vous l'homme dans ses plus mauvais jours, alors qu'il a été réveillé à six heures du matin par son tailleur, armé d'un formidable mémoire; lorsque sa femme de ménage a mal ciré ses bottes, ou bien prenez-le à ce moment terrible où il apprend l'infidélité de sa maîtresse.

Que fait-il ?...

Il prend un cigare, s'étend sur son canapé (s'il en a un) et tout à coup son front assombri s'éclaire.

Un sourire se dessine aux deux coins de sa bouche, et de ses yeux demi-clos s'échappe un rayon de joie béate. C'est qu'absorbé dans la plus douce des jouissances, il suit les caprices de la fumée de son cigare, fumée qui s'élève en spirales; et si vous saviez quelles charmantes images glissent dans cette fumée! quels jolis petits diables roses gambadent gaiement dans ce léger nuage!

Tout à coup l'heureux fumeur tressaille, son œil caresse l'ombre gracieuse que son imagination et son cœur ont évoquée; c'est une charmante femme qui paraît à demi voilée du nuage odorant.

La voici, avec ses cheveux d'ébène, ses beaux yeux noirs pleins de feu et d'amour, son sourire fin et tendre.

Elle se penche, elle incline sa tête vers le rêveur,

qui, ému, troublé, ferme les yeux, et sur ses paupières sent deux lèvres qui s'y posent et y impriment un suave baiser.

Il prononce un nom, rouvre les yeux... Malheur! le cigare s'est éteint, et le rêve a disparu avec la fumée!

Ainsi de toutes les joies de la terre : tout est rêve et fumée. A peine saisit-on le bonheur qu'il s'évanouit, et l'espérance, comme le cigare, s'éteint au meilleur moment.

Oui, mais le fumeur peut tout ressaisir. Il ne lui faut que cinq sols pour être roi de la terre.

Et qui n'a pas vingt-cinq centimes dans sa poche?...

Un cigare! et voici les rêves évoqués de nouveau, les souvenirs qui reviennent en foule, l'heure passée pleine de serments, l'heure qui vient pleine d'espérance et d'amour; voici la femme aimée, les rêves ambitieux, et les diablotins roses.

Où trouverez-vous de telles jouissances?

En causant, vous touchez souvent à de tristes choses; en dormant, vous avez le cauchemar; en mangeant, vous gagnez une indigestion; mais en fumant!... En fumant, vous croyez au bonheur, vous retrouvez les joies passées ou vous entamez les joies à venir!

— Vive donc le cigare, et qu'il soit béni!

— Fi du cigare!... disent les jolies femmes avec une moue dédaigneuse. Il a détruit notre empire, il s'est fait notre rival, et, rival heureux, il a converti

toutes nos victoires en fumée. Il rend les hommes insociables, il engourdit leur esprit, et dépoétiserait le plus brillant héros de roman.

L'ami que nos mères écoutaient chaque soir au coin de leur foyer, et qui se répandait en paradoxes sur tout, nous abandonne, hélas! pour aller s'enfermer dans une tabagie!

Fi du cigare! — Lorsque ceux qui les fument viennent à nous, ce ne sont plus les fines odeurs d'ambre et les parfums de la poudre qu'ils répandent autour d'eux, c'est une affreuse odeur de tabac!

Les lèvres qui effleurent notre main sont sèches et brûlantes.

Le fumeur qui devine l'effet qu'il produit devient embarrassé et contraint; le mot d'amour qui allait lui échapper s'arrête inachevé, et, au bout d'un instant, il fuit en disant : — Bah! j'aime mieux fumer mon cigare!

Combien de nos jeunes gens à la mode, de nos lions à tous crins, n'avons-nous pas entendus maintes fois s'écrier :

— Madame S... est charmante, et je la verrais souvent... si je pouvais seulement fumer chez elle un simple londrès!..

Combien de nos danseurs de la veille se détournent sur notre passage, pour ne point ôter de leurs lèvres le cigare maudit. Les promenades n'ont plus le doux parfum des fleurs, ni cette brise embaumée que la fraîcheur du soir apporte : tout s'est converti en fumée.

Si nous voulons reprendre un peu d'empire sur les

hommes et peupler notre solitude, il faudra livrer nos salons, nos boudoirs, à la fumée envahissante.

Encore un peu, et nos rues, nos promenades, nos maisons, ne seront plus qu'une immense tabagie; le ciel lui-même verra disparaître l'azur de sa voûte sous une épaisse couche de fumée.

Fi du cigare !

Bref, béni par les uns, maudit par les autres, le cigare n'en continue pas moins sa marche progressive.

Il ose même, le profane (que n'ose-t-il pas !), se glisser entre les lèvres de quelques jolies femmes ! c'est effrayant.

Le bon goût, la courtoisie, l'élégance, ne feront-ils pas justice de cet intrus ?. .

Point.

Il va la tête haute et allumée. Les hommes en arriveront à en tapisser le ciel de leur lit.

Les femmes ne seront heureuses et ne reprendront leur sceptre que le jour où elles pourront faire un vaste auto-da-fé de tous les cigares, havanais ou autres.

Fabrication des Cigares.

Des femmes roulent entre leurs doigts les plus petites feuilles du tabac, et, lorsqu'elles en ont fait un rouleau d'une certaine forme, elles le revêtent d'une *enveloppe*, *robe* ou *chemise*, c'est-à-dire d'une partie de feuille prise parmi les plus grandes, con-

venablement taillée et ne présentant aucune déchirure.

Elles la fixent avec un peu de colle de pâte, et le cigare est terminé.

On le fait séjourner pendant un certain temps dans un séchoir dont la température ne doit pas dépasser trente degrés centigrade. Cette fabrication est évidemment celle qui altère le moins la nature de la plante.

Réflexions sur le Cigare.

Le cigare, s'il offre quelques charmes, ne laisse pas d'être entouré d'une foule d'inconvénients.

Il oblige à une dissimulation perpétuelle. Quand nous sommes jeunes, il nous expose de la part de nos parents à une foule de récriminations qui se font jour à propos de tout et à chaque instant.

— Alfred, tu viens encore de fumer! dit la mère avec un air de résignation mélancolique à fendre le cœur le plus endurci.

— Mon bon Alfred, je t'en prie, corrige-toi de cette mauvaise habitude, ajoute la petite sœur, c'est si vilain de fumer!

— Monsieur a été refusé à son examen de baccalauréat, réplique le père, et c'est tout simple; il trouve plus agréable de fumer que d'étudier.

Quant au grand-père, dont le nez farci de tabac et la chemise pleine de taches jaunâtres attestent suffisamment les goûts, sa manie consiste à répéter sans cesse qu'il ne conçoit pas comment les jeunes

gens d'aujourd'hui peuvent se livrer à une si sale distraction.

Le cigare force à mentir constamment, à jurer qu'on n'a pas fumé, qu'on ne fume pas, qu'on ne fumera plus, et cette fausse situation dure jusqu'à ce qu'un beau jour à la promenade, au sortir du spectacle, à la campagne, le père s'écrie : — Diable! j'ai oublié mon porte-cigare, comment faire? je ne vois point de bureau de tabac... Alfred, passe-moi un cigare!

Du Bouquin.

Qu'il soit en ambre, en ivoire, en argent ou en corne, le bouquin est une superfétation ridicule.

Si vous craignez pour vos lèvres le contact du tabac, fumez la pipe!

Si vous prétendez que l'usage du bouquin diminue les inconvénients attachés à l'odeur du cigare, vous êtes dans une erreur profonde. D'ailleurs, pour purifier votre bouche, vous infectez vos habits.

On nous répondra qu'il y a des étuis à bouquin. Soit.

Il faut donc avoir dans sa poche :

Un porte-cigare,

Un étui à bouquin,

Une boîte à allumettes.

L'homme n'est plus un fumeur, il passe à l'état d'armoire!

Problème.

Tout cigare en combustion dont la cendre vient à se détacher perd sensiblement de son parfum.

Pourquoi ?

Sans doute, parce que la cendre constitue une sorte de croûte qui ferme le passage au parfum et le retient pour ainsi dire à l'intérieur du cigare, au profit de l'aspiration.

Et, en effet, plus le bout de cendre gagne en longueur sur le cigare, et plus celui-ci exhale de parfum.

Ce fait constaté nous conduit à l'idée d'un étui cigarifère ou porte-cigare métallique, enveloppant le cigare dans toute sa longueur, de façon à en soutenir la cendre, tout en laissant à la fumée son libre dégagement.

On nous communique une autre explication de l'influence de la cendre sur le parfum du cigare.

La croûte chaude que forme la cendre produit l'effet d'un filtre au travers duquel l'air extérieur perd une très-grande partie de son humidité ; la combustion se produit ainsi plus régulièrement, le cigare ne s'humecte pas intérieurement et le parfum conserve toute sa pureté.

Que nos lecteurs choisissent l'une ou l'autre de ces opinions, à moins qu'ils n'en aient une troisième qu'ils trouvent meilleure.

Différentes sortes de Cigares.

Les meilleurs cigares sont les cigares de la Havane. — Nous n'entreprendrons pas de faire la nomenclature de toutes les espèces de cigares, car cela nous mènerait trop loin, et le cadre de ce petit volume s'y oppose ; d'ailleurs, en disant à nos lecteurs que les cigares s'appellent :

Planteurs, — Regalia extra, — Regalia, — Trabucos, — Panatelas, — demi-panatelas, — Cabanas, — Octavia, — Egeria, — Favorita, — Vevey longs, Veveysans, — Vevey fins, — Queues de rats, — Petits Bordeaux, — Manilles, — Bouts coupés, etc., etc.

Nous ferions de l'érudition inutile, sans aucune utilité comme sans aucun intérêt.

Argot tabacologique.

Constatons seulement qu'à côté des dénominations officielles des différentes régies des États le public a aussi les siennes, et ce sont surtout les cigares de cinq centimes qui sont les victimes de ces surnoms. Voici quelques dénominations populaires les plus usitées.

Cinqcentimados, — Soutados, — Entracte, — Salivadores, — Voyoucratellas, — Panétellas, etc.

Les fumeurs de cigarettes et de pipes, lorsqu'ils vont fumer, disent :

— Je vais en griller une !

LE GUIDE

Impressions de voyage d'un bout de cigare.

Chacun a sa destinée en ce monde : les hommes, les femmes, les fleurs, les feuilles, chaque être, chaque chose, suit sa pente.

— *Memento quia homo es*, dit le prêtre à l'homme...

— *Et in pulverem reverteris*, ajoute-t-il.

Ceci s'applique au cigare.

Maintenant que je suis fumé, je puis bien raconter certaines particularités de mon existence, afin de prouver au vulgaire que la destinée humaine, comme la destinée tabachique, a des points de contact assez grands.

Oui, lecteur.

Tu quoque in pulverem reverteris!

Je commençais à culotter la moustache cirée d'un jeune lionceau du boulevard des Italiens, lorsqu'il s'avisa de me jeter par terre. Au même moment, un homme mal mis se précipite sur moi, et, ayant éteint mon feu, il m'engloutit dans sa poche.

Cette poche était grande, large, malpropre et obscure.

Au bout d'un moment, je pus distinguer quels étaient mes compagnons de captivité.

Il y avait là deux tronçons de pipes et une boîte d'allumettes.

Une des pipes représentait Léda occupée avec son cygne.

L'autre, une de nos célébrités théâtrales : Grassot

Comme dans cette poche les distractions n'étaient pas nombreuses, les deux pipes se mirent à causer, et, quelques instants après, la boîte d'allumettes et moi, nous prîmes part à la conversation.

Si mes souvenirs sont bien exacts, voici le résumé de notre entretien.

LÉDA, *caressant son cygne.* — Bel oiseau au blanc plumage, es-tu le fils de Neptune qu'Achille ayant trouvé invulnérable étrangla dans sa fureur aveugle? Es-tu le fils de la nymphe Hirie, lequel se précipita dans la mer, désespéré de n'avoir pas obtenu un taureau qu'il avait demandé à un de ses amis? Es-tu Cycnus, roi des Liguriens, qui pleura tant les malheurs de Phaëton, son ami? Tous trois, vous fûtes métamorphosés en cygnes, je le sais! Ah! ne laisse pas la femme de Tyndare, roi d'Œbalie, dans cette cruelle incertitude! Réponds, réponds à Léda!

GRASSOT, *faisant une imitation de la voix de cygne.* — Gnouf! gnouf!

LÉDA. — Tu as parlé, mais je n'ai rien entendu! Oh! répète tes douces paroles!

GRASSOT, *à part.* — Dissimulons! (*Haut, c'est-à-dire à voix basse.*) Chère cocotte! Ce jeune cygne est étranger, c'est un cygne allemand; cesse donc de jaspiner à son oreille, et permets-moi de t'offrir et mon cœur et ma main!

LÉDA. — Il me semble avoir entendu comme un tonnerre lointain! Jupiter serait-il irrité?

GRASSOT. — Gnouf! gnouf! Allons! allons! parlons à

ce petit père! Ne soyons pas intimidée par son physique, ni subjuguée par son organe!

LÉDA. — Cette fois, je ne me trompe pas : ce n'est ni du cygne, ni du tonnerre, dont j'ai entendu la voix; un étranger a osé m'adresser la parole! Par Vénus! il se repentira de venir ainsi troubler mes méditations érotiques!

GRASSOT. — Décidément, j'ai marché sur une duchesse!

LÉDA. — Qui es-tu, toi?

GRASSOT, *à part*. — Elle me tutoie! Je la connais! (*Haut.*) Gnouf! gnouf! Tu ne reconnais donc pas Ernest? le petit n'Ernest, le joli joli Ernest? (*A part.*) C'est mon nom d'oiseau!

LÉDA. — Parle plus haut, si tu veux que je te réponde.

GRASSOT. — Ah! mais elle est sourde, la petite! C'est embêtant à son âge! — Ça doit être une abonnée de l'Ambigu, Machanette lui aura brisé le tympan!

LÉDA. — Tu me trouves jolie?

GRASSOT. — Charmante! — Ote donc ton cygne!

LÉDA. — Je ne puis distinguer tes traits... Es-tu beau?

GRASSSOT. — C'est-à-dire, gnouf! gnouf! que peu ont ma figure. (*A part*). Parlons-lui son langage. (*Haut.*) Mes yeux ont la vivacité du *cerfle*, mon front la limpidité de l'onde, mes cheveux la légèreté de la gazelle; ma joue, rose et duvetée, ressemble au dos dodu du caneton; ma bouche a la couleur du plus pur carmin, la fraîcheur du plus doux raisin,

la suavité de la pêche... à quinze sous ; mon nez, arqué comme celui des grands hommes, est vierge de toute poudre sternutatoire, je n'y insère que des parfums ! — Mon menton est fin et spirituel ; ma gorge est luxuriante, ma démarche distinguée, ma tournure svelte et élégante, ma voix insinuante et pure, mon âme tendre et craintive, mon cœur passionné et brûlant ! Tel je suis, madame ou mademoiselle ! Gnouf ! gnouf !

LÉDA. — Vous me faites là le portrait d'un jeune gandin du dix-neuvième siècle.

GRASSOT. — Si ce n'était un éloge, madame, j'ajouterais que je me suis peint très-ressemblant.

LA BOÎTE D'ALLUMETTES. — A vous pas bentôt fini d'caoser ? On n'peut pas dormir en paix icitte.

GRASSOT. — Allons donc ! allons donc ! jeune imberbe ! rentre dans ta boîte et tais-toi !

LE BOUT DE CIGARE. — De l'intimidation, monsieur Grassot ! ça n'est pas gentil !

GRASSOT. — Allons ! mon vieux trognon ! Respect au dieu d'amour ! Je suis avec Léda, et je *l'aide à* passer son temps agréablement.

LÉDA. — Il paraît que j'ai affaire à un homme aime des dieux ! Jupiter lui a donné sa puissance, Vénus, sa beauté, Hercule sa force, Junon sa fierté, Mars sa valeur ! Écoute, ô mortel ! dis un mot, un seul, et je suis prête à te suivre partout.

GRASSOT. — Faites-moi *signe*, et éloignons-nous ! Gnouf ! gnouf !

LÉDA. — Oui ! Pour toi, je veux faire tous les sacri-

fices; mais je ne puis ni te faire cygne ni m'enfuir avec toi.

GRASSOT. — Que peux-tu donc faire pour moi ?

LÉDA. — Ta fortune !

GRASSOT. — Parle !

LÉDA. — Je t'aime ! et, ne pouvant te donner mon amour, je veux te donner une recette !

GRASSOT. — Une recette ! Mais, tous les jours, à ma boutique, mon nom en fait faire une !

LÉDA. — Je vais te donner une recette pour faire du punch, comme on en fait dans l'Olympe ! Jamais l'humanité n'aura bu semblable liqueur ; car, pourquoi te le cacher ? ce liquide, c'est le nectar aimé des dieux que leur versaient jadis Hébé et Ganymède.

GRASSOT. — J'accepte, ô femme enchanteresse ! Assieds-toi, et *pis, narre !*

LE BOUT DE CIGARE. — Encore un ! Le malheureux, il va s'user !

LÉDA. — Tu prendras de l'eau-de-vie.

GRASSOT. — Connu ! Un petit verre ?

LÉDA. — Non, un litre !

GRASSOT. — J'aime mieux ça !

LÉDA. — Citron, cannelle, sucre et eau en diverses proportions, puis tu feras cuire le tout dans une casserole.

GRASSOT. — Compris !

LÉDA. — Quand tout sera réduit, tu laisseras bien refroidir et tu mettras ensuite en bouteille !

GRASSOT. — Et je lui donnerai mon nom !

LÉDA. — Si tu veux ! — C'est tout ce que mon amour peut faire pour toi !

GRASSOT. — Gnouf ! gnouf! Allons, amis, faites-moi la courte échelle pour que je me la casse ! Les populations altérées attendent dans l'anxiété ce qui sortira de mon long silence ! — J'ai trouvé le truc pour leur faire gober la chose ! Je dirai que je reviens d'Italie, et qu'un bon moine m'a fait confidence de la susdite potion. — Allons, gnouf ! gnouf ! haut des épaules et du nerf au jarret !

A ce moment, l'homme dans la poche duquel nous étions y fourra sa main calleuse, puis il en tira d'abord Léda, ensuite il me prit, et, me broyant entre ses doigts, il m'insinua dans le corps de la charmante maîtresse de Jupiter, puis il saisit sa boîte d'allumettes et en peu d'instants me fit perdre connaissance. Quant à Grassot, je ne sais ce qu'il est devenu[1] !

[1] Il *chante l'opéra* dans le *Punch Grassot* au théâtre du Palais-Royal. (*Note de l'Éditeur.*)

CHAPITRE IV

DE LA CIGARETTE

L'homme, la femme et l'enfant. — Mémoires d'une cigarette charbonnés par elle-même. — De la blague. — *Ballade à la blague.*

Si, par analogie, on admet que la pipe représente l'homme et le cigare la femme, à coup sûr on nous permettra bien de comparer la cigarette à l'enfant.

En effet, regardez-la : comme elle est frêle et délicate ! Comme son enveloppe est légère ! Une main trop brusque la brise ! Charmante enfant gâtée, tu es aimée de tout le monde ! Tu es la seule, dans la grande famille tabachique, que les dames osent embrasser !

Petit enfant, reste toujours petit !

comme dit la chanson.

Un papier de soie forme tes langes ;

Une main délicate te berce entre ses doigts, jusqu'à ce que ton corps plus formé puisse se soutenir;

Ton existence, qui dure un quart d'heure, se passe tout entière sur deux lèvres qui t'aiment;

Tantôt soutenue entre deux doigts, tu y laisses, souvenir parfumé, les traces dorées de ta chaude haleine;

Tantôt, entre deux branches d'argent, tu sommeilles en cachant ta tête rouge sous la cendre grise, à travers laquelle se glisse un ruban de fumée blanche et embaumée.

Et lorsque tu meurs, douce cigarette, avant que ta dépouille soit froide, tu renais déjà dans une de tes sœurs !

Mais dans cette existence éphémère que de choses tu vois ! que de soupirs tu entends ! Comme tu te trouves initiée à tous les secrets de la vie ! Et quelquefois, indiscrète enfant, révèles-tu ce que tu entends ? ce que tu vois ?

Non ! dis-tu ?

Menteuse ! Hier, nous avons acheté un cahier de papier Job, et sur ses feuilles légères nous avons lu ce qui suit.

MÉMOIRES D'UNE CIGARETTE

CHARBONNÉS PAR ELLE-MÊME

Je fus conçue en Turquie, pays où les hommes ont beaucoup de femmes, mais où les femmes n'ont qu'un seul homme !

Alors, j'ignorais ce que je deviendrais; j'étais dans l'état de l'enfant qui est encore dans le sein de sa

mère; mais, du moins, moi, je pouvais penser, et je me disais :

Serai-je cigare?

— Non! je me sens trop douce et trop bonne!

Serai-je condamnée à passer ma vie dans le fourneau d'un chibouck ou, sur les charbons ardents du narguiléh? serai-je brûlée vive dès ma naissance?

Voyagerai-je?

Toutes ces pensées me faisaient passer le temps; car, lorsque l'on n'est pas encore née, on s'ennuie joliment, allez!

Enfin, un beau jour, un homme vint avec un grand couteau qui me fit bien peur!

Je tremblais comme la feuille.

Et c'était bien naturel; puisque j'étais encore feuille de tabac, longue, plate et sèche à faire peur.

Mais l'homme leva son couteau, et, en un instant, je me trouvai toute hachée, frisée, ratatinée et exhalant une si douce odeur, que je ne pouvais me lasser de me sentir; — ce qui était facile, puisque au lieu d'être *une* j'étais *multiple.*

Car je me sentais Moi à la fois dans chaque brin séparé et dans la réunion de tous ces brins.

Une singulière position, je vous assure!

J'ai appris que, pour les feuilles de tabac qui n'étaient pas destinées à devenir cigares, c'était la deuxième période de la conception, — ou, si vous aimez mieux, la deuxième transformation du fœtus.

Peu après, on me mit en paquet et on me fit voyager.

Ah! j'en ai vu du pays!

Par exemple, il me serait impossible de vous décrire tous les endroits où j'ai passé; mais les voyageurs se chargeront de cela à ma place.

Enfin, j'arrivai à Paris !

Trois mois après mon arrivée, comme je dormais tranquillement dans mon enveloppe jaune à ceinture verte, je me sentis réveillée par mon gardien et je compris qu'on venait de me vendre.

Ainsi dans mon pays on vend les femmes au Grand Sultan et aux gens riches;

En Amérique on vend les nègres et leurs enfants aux yankeés.

Mais nulle part je n'ai entendu dire que l'on vendait une chose qui n'était pas encore née.

Depuis, j'ai appris que je n'étais pas une exception et qu'à Bordeaux on vendait des récoltes avant que les raisins fussent mûrs.

Mais, à cette époque, j'ignorais cela, et j'étais désolée.

Enfin, au bout d'une heure de ballottement dans une poche, je crois, je sentis que l'on venait de déchirer mon enveloppe jaune, et je respirai l'air pour la première fois depuis un an !

Oh ! que cela me faisait de bien ! Tous mes petits brins se dilataient ! ils avaient été recroquevillés si longtemps ! Quel charme j'éprouvais à me détirer !

Mais une pensée sinistre vint tout à coup à s'emparer de mon esprit.

— Pourquoi suis-je ici ? me disais-je. Que va-t-on faire de moi ?

Et je fus prise d'une grande terreur; car, autour

de moi j apercevais une foule d'objets inconnus qui me semblaient autant d'instruments de torture.

C'étaient, comme je l'appris plus tard, des pipes de toutes dimensions : des pipes turques faites à Paris, des marseillaises, des Gambier, des Fiolet, des calumets de Hollande, des porcelaines d'Allemagne, etc...

Et je tremblais de tous mes brins!

Étais-je donc destinée à être engloutie dans ces gouffres noirs, et mon arome devait-il être altéré en passant par ces tuyaux jaunis et empestés?

Ma crainte ne fut pas de longue durée.

L'heure de ma naissance avait sonné!

Je sentis tout à coup comme un long déchirement; mes brins éparpillés furent comprimés par une main aussi délicate qu'habile; on les coucha dans une légère feuille de papier, et, à mesure que les doigts les roulèrent dans ce blanc vêtement, je sentis le néant qui cessait et la vie qui s'emparait de moi!

Tout à coup mon pied devint humide et ma tête brûlante!

Je naquis!

O merci! merci! douce femme! Toi, qui m'as donné la vie! Merci, mère adorée! qui me promènes sur tes lèvres roses, dont les baisers sont mortels, je le sais; mais il est si doux de vivre!

A toi mes parfums les plus purs! A toi mon haleine embaumée!

Oh! comme je vais bien conserver mon existence pour t'aimer et te charmer plus longtemps

J'étais dans une chambre d'étudiant.

Cette femme était sa maîtresse !

L'étudiant me gênait; j'étais jalouse de cet homme, car ma bienfaitrice semblait l'aimer plus que moi, et je me promis de me venger.

L'occasion ne tarda pas à se présenter.

La femme se nommait Jenny, et l'étudiant Léon.

Léon faisait la cour à Jenny, et celle-ci minaudait d'une façon fort gentille, mais vraiment désespérante pour Léon, car elle lui refusait tout ce qu'il lui demandait.

Un moment Léon voulut embrasser Jenny, mais l'espiègle jeune fille m'avança en riant devant la figure du jeune homme, et je profitai du moment pour le brûler d'une terrible façon.

Ma vengeance faillit me coûter la vie, car Léon écarta vivement la main de Jenny, et, glissant malgré moi des doigts de la jeune fille, je tombai par terre.

Je crus que j'allais y rester longtemps; mais, après le bruit d'un baiser, on me ramassa.

Quelques instants après, j'essayai de soulever la chemise blanche qui m'enveloppait et je laissai quelques-uns de mes brins se dérouler par la petite ouverture que j'avais faite; cette imprudence allait me coûter cher, lorsque Jenny, fort heureusement, me roula de nouveau entre ses doigts mignons, et je me remis à vivre de plus belle.

Chez les hommes, lorsque la vie semble ainsi leur échapper, ils appellent cela : une maladie. Alors ils font venir un homme vêtu de noir qui les guérit ou qui les tue plus vite; ils le nomment médecin.

Mais mon médecin, à moi, était bien plus gentil que le leur, et je l'aimais bien plus, quoique n'ignorant pas qu'il arriverait bientôt un moment fatal où mon médecin lui-même ne pourrait plus me sauver.

C'est alors que je vis un spectacle étrange !

Jenny, il faut le croire, n'était cruelle que pour la forme ; au fond, elle n'avait guère l'intention de désespérer Léon ; d'ailleurs, celui-ci, qui était habile dans l'art de la séduction, avait combiné un plan d'attaque qui devait emporter la place.

Sur une table couverte de pâtisseries, se dressait un large bassin d'argent dans lequel petillait un liquide enflammé.

J'entendis appeler cela un Punch-Grassot !

Peu à peu la flamme s'éteignit, et le liquide brûlant fut versé dans les verres.

Jenny vida son verre d'un trait, et, lorsquelle me replaça sur ses lèvres, je goûtai cette liqueur, qui me parut exquise !

Soudain, après un éclat de rire, sonore, métallique, je sentis que l'on attirait ma fumée d'une façon plus vigoureuse ; en même temps quelques poils vinrent se griller sur ma tête brûlante !

Horreur !

Des lèvres de Jenny j'étais passée sur les lèvres de Léon !

Alors je compris tout, j'étais sacrifiée !

Oh ! cela est affreux ! Aimer un être de toutes les forces de son âme, lui prodiguer tous ses trésors, tous ses parfums, et être trahie par cet être aimé !

Qu'est-ce que je lui demandais donc ?

J'étais née sur sa bouche, je voulais mourir sur sa bouche.

La mort m'eût semblé plus douce!

Ah! que me fait la vie, maintenant? c'était pour elle que je voulais vivre!

Bientôt je compris que mon heure était sonnée, et, ne voulant pas la retarder, je fis une dernière brûlure aux doigts de mon bourreau, en lui souhaitant le mépris de Jenny!

Léon leva la main, et, avec un cri de douleur, il me lança avec force par terre.

Je fus d'abord tout étourdie, mais bientôt je m'aperçus que j'étais tombée sur du sable.

En regardant autour de moi, divers objets que je ne distinguais pas bien attirèrent mon attention; peu à peu je m'habituai à l'obscurité, et je vis, — spectacle horrible! — que j'étais au milieu d'un cimetière de cigarettes.

Elles étaient là, étendues sur le sable, pâles et inanimées.

Les unes, mortes à la fleur de l'âge, gisaient éventrées sur des tronçons d'allumettes;

D'autres, qui avaient vécu plus longtemps, étaient couchées sur des amas de cendres.

Çà et là des brins de tabac humides rampaient au milieu de ces ruines, comme, dans les cimetières des hommes, rampent les couleuvres le long des tombeaux blancs!

Ainsi j'étais seule, vivante, mais à l'agonie, au milieu de cette désolation!

J'allais mourir!

Un bruit m'arracha aux funèbres réflexions de mes derniers moments.

O bonheur! j'entendis une dispute, la voix de Léon était suppliante, celle de Jenny impérieuse et fière; un instant je crus qu'elle allait céder, mais je me trompais, la porte d'entrée s'ouvrit, et Jenny sortit sans que j'entendisse le bruit d'un baiser.

J'étais vengée!

Alors je dépliai lentement le linceul frangé de noir qui m'avait servi de vêtement toute ma vie et que m'avait donné Jenny, je déroulai une dernière fois mes brins humides, et, lançant une dernière lueur, je m'endormis paisiblement du sommeil éternel à côté de mes sœurs mortes avant moi!

De la Blague.

Nom affreux, chose charmante!

Quand nous vous dirions tous les genres de blagues, quand nous vous ferions l'énumération de toutes les espèces de blagues en cuir, — en caoutchouc, — en peau de sanglier, — en vessie de cochon, — en drap, — en soie, — en perles, etc.....

Avouez, lecteur, que vous sauriez peut-être tous les différents articles de ce genre qui se trouvent chez un marchand de tabac, mais que dans cette nomenclature rien ne serait intéressant.

Nous aimons mieux vous raconter une simple histoire, dans laquelle une petite blague rose et blanche

joue un grand rôle, récit qui, du moins, a le mérite d'être vrai.

Nous l'intitulerons :

BALLADE A LA BLAGUE

Vive l'amour !

Ce sont des menteurs, ceux qui prétendent qu'il n'y a pas d'air à Paris ; pour notre part, nous connaissons un certain toit où l'air est aussi bon que sur les buttes Montmartre. Les chats y dorment au soleil, et la nuit.....

Vive l'amour !

Sur ce toit charmant il y a deux fenêtres, toutes deux décorées par le bon Dieu, ce sublime encadreur qui a trouvé le moyen (non breveté) de faire un cadre non doré, à la vingtième année, avec de simples volubilis, des cobéas et des pois à fleurs : divine excentricité qui fait dire à chacun en la voyant :

Vive l'amour !

Et chacun a raison ! car le bon Dieu, qui a fait de si beaux cadres, les a faits pour de beaux tableaux ! — Celui de droite, c'est celui de Marie, une blonde enfant qui soutient sa vieille mère du travail de ses dix doigts ; elle est jolie, la petite ouvrière, et, n'était sa bonne conduite, on jurerait que ses yeux brillants lisent continuellement :

Vive l'amour !

Le cadre de gauche sert d'auréole à une belle tête de jeune homme, Édouard; il tient un livre d'une main, et de l'autre une magnifique pipe marseillaise culottée dans les règles; une fumée blanche sort de ses lèvres fines, sous sa moustache railleuse, et tout dans sa personne sympathique semble dire :

Vive l'amour !

Cependant la saison s'est avancée; chaque jour les cadres laissent tomber leurs feuilles et leurs fleurs, charmants ornements du bon Dieu ! Les fenêtres restent fermées, et le givre sur les carreaux se met à photographier une foule d'impossibilités. — Puis un beau matin, adieu la couleur ! adieu le pittoresque ! adieu le dessin ! Tout était blanc ! C'était la neige, espiègle frileuse, qui s'était amusée à badigeonner la nature, comme les bourgeois qui font peindre en vert le fond du mur de leur jardin; mais tout cela n'empêchait pas que l'année était finie, et qu'on était au jour de l'an :

Vive l'amour !

Avec l'an nouveau vint le soleil sur le toit aux deux tableaux. — Le soleil s'était cru obligé de souhaiter la bonne année à son amie la terre, et Marie s'était crue obligée d'en agir de même avec son voisin Édouard, si bien que tout le monde s'était mis à la fenêtre : Édouard, Marie, la neige et le soleil !

Vive l'amour !

— Bonjour, voisin ! dit Marie.

— Bonjour, voisine ! dit Édouard.

— Je vous souhaite une bonne année, voisin !

— Et moi pareillement, voisine !

— Comme vous avez une belle pipe!

— Comme vous avez de beaux yeux !

— Voulez-vous que je vous offre une belle blague que j'ai brodée à votre intention ?

— Voulez-vous que je vous porte bonheur en vous embrassant ?

— Soit ! échangeons nos étrennes.

Et les deux jeunes gens s'embrassèrent.....

Vive l'amour !

Il faut croire que la blague de Marie, comme le baiser d'Édouard, porta ses fruits, car il est certain que les deux voisins ne dormirent pas de toute la nuit ; peut-être leur cœur leur disait-il tout bas :

Vive l'amour !

Mais rien n'est stable en ce monde, pas même les maisons dont les fenêtres sont encadrées par le bon Dieu. L'expropriation, cette déesse destructive, planait sur la capitale. La pioche des démolisseurs s'abattit sur la demeure de Marie et d'Édouard, et le bruit des pierres qui tombaient remplaça les vives chansons qui se terminaient toutes par :

Vive l'amour !

Trois ans après, Édouard était devenu un gros garçon barbu, joyeux et paresseux. L'âge avait fait pousser sa barbe, le bonheur avait entretenu sa gaieté, l'argent avait encouragé sa paresse ; il avait

oublié Marie, bien que ce fût elle qui, pour la première fois, lui avait fait s'écrier :

Vive l'amour !

Cette année-là, le jour de l'an était moins gai qu'autrefois. — La pluie tombait fine et serrée, le ciel était noir, le vent soufflait et les pavés étaient boueux. — Édouard se rendit au café, et, en ôtant son paletot tout trempé, il dit : Voilà un temps à ne pas mettre un chien dehors ! Du diable si je bouge d'ici de toute la soirée, quand bien même quelque fraîche grisette voudrait me faire crier chez elle :

Vive l'amour !

Tout à coup, au milieu de ce café rempli de jeunes gens, apparut une jeune femme dont les traits étaient cachés par un voile noir ; elle semblait bien maigre et bien chétive, et sa voix tremblotante chantait, — amère dérision ! — ce refrain béni de Dieu :

Vive l'amour !

Vive l'amour ! disait-elle.

C'est l'amour qui est le roi du monde, c'est l'amour qui est le prince du bonheur, c'est lui qui donne le pain, qui donne la santé, qui donne la vie !

Vive l'amour !

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Édouard ; voilà qui est étrange ! Il me semble que je connais cette voix ! — Pauvre femme ! c'est peut-être pour n'avoir pas

voulu aimer qu'elle se voit obligée de chanter ainsi dans les cafés :

Vive l'amour !

Et la femme vouée continua sa chanson...

Alors Édouard, se tournant vers un de ses amis, lui dit : « Vois-tu, mon vieux, cette petite blague, elle m'a été donnée, il y a trois ans, au jour de l'an, par une charmante enfant qui soutenait sa mère; c'est un cadeau d'amitié, vois-tu; depuis que je le possède, tout m'a réussi; il portera peut-être bonheur aux autres. Tu vas voir ce que je vais faire ! » Et la femme voilée, d'une voix de plus en plus faible, répétait son refrain :

Vive l'amour !

Alors Édouard vida tout son tabac sur la table, et, se servant de sa blague comme d'une aumônière, il fit le tour de la salle du café et quêta pour la chanteuse. — Et, lorsque la blague fut pleine d'argent, il alla vers la pauvre femme, qui venait de dire le dernier refrain de sa chanson :

Vive l'amour !

Mais, à la vue de la blague que lui tendait Édouard, la femme releva lentement son voile, et, regardant son bienfaiteur avec une sublime expression de reconnaissance, elle lui dit : Merci, Édouard ! Il paraît que mon cadeau vous a été plus profitable que votre baiser ne m'a porté bonheur !

— Ah ! répondit le jeune homme, tout bouleversé

par cette vision inattendue, mon baiser pourtant signifiait :

Vive l'amour !

— Ah ! Marie ! — ajouta-t-il, — voulez-vous être encore heureuse ? Je vous connais, je vous estime, je ne vous propose rien d'indigne. — Voulez-vous m'aimer un peu ? Moi, aujourd'hui comme autrefois, je mettrai mon cœur à vos pieds, et mes yeux dans vos yeux, je passerai ma vie entière à vous dire :

Vive l'amour !

Et Marie accepta. — Aujourd'hui, dans un cadre doré, on voit chez le docteur Édouard une blague un peu usée et pleine de gros sous ; et, lorsqu'on demande à sa femme ce que cela veut dire, Marie répond en embrassant son mari avec effusion :

Vive l'amour !

CHAPITRE V

PENSÉES ET POÉSIES TABACOLOGIQUES

Pensées diverses. — Une page d'Alphonse Karr. — Un calembour. — Sonnet. — Le cigare. — Quinze vers d'Alfred de Musset. — A celle qui fut ma pipe! Adieux. — La pipe et la tabatière. — Pensées. — Un dessin de Gavarni. — A ma pipe. — Souvenir de voyage. — Le tabac à fumer, extraits du poëme de la *Pipe et le Tabac*, de Barthélemy. — Poésies diverses. — La *Pipe cassée*, fragment du poëme de Vadé. — Le *Cigare*, chanson.

Pensées.

— L'homme et sa vanité ont ce rapport avec le tabac, qu'ils s'en vont comme lui en poudre et en fumée. J. PETIT-SENN.

— « Je te laisse ma femme et ma pipe ; — je te recommande bien ma pipe ! » GAVARNI.

— Le tabac s'avoue, il se fume à la face du ciel et de la terre ; les ténèbres lui vont si peu, qu'il a moins de saveur dans l'obscurité.

— Le vrai fumeur ne casse pas sa pipe : on la lui casse !

— Si l'égalité était bannie du reste de la terre, c'est dans le feu de deux fumeurs qu'il faudrait la chercher.

— L'amour et la jeunesse s'en vont, le cigare reste.

— On connaît chaque peuple à la façon de tenir son cigare.

— Dis-moi ce que tu fumes, je te dirai qui tu es.

Une page d'Alphonse Karr.

— Gargantua, les pipes !

Gargantua se leva, et, *sans parler*, se plaça devant son maître, attendant un ordre plus détaillé.

Le maître dit en séparant ses ordres par un instant de méditation :

— Tu donneras : *Fatmé* à Lefloch. — La *Brûle-Gueule*, à ton maître.— La *Rothschild*, à Mithois. — L'*Ethna*, à Léon. — La *Sardanapale*, à Edgar Sagan. — La *Cinq-Liards*, au modèle. — Tu garderas la *Lilliputienne*.

Et Gargantua s'approcha d'une sorte de petit râtelier où les pipes étaient placées chacune au-dessous de son étiquette.

Chacune avait été solennellement baptisée à son entrée dans la maison, et on l'avait nommée d'après quelques particularités qui la distinguaient.

— La *Rothschild* était une pipe d'écume montée en argent.

— La *Sardanapale* avait un très-beau bouquin d'ambre jaune.

— La *Cinq-Liards* tenait une demi-once de tabac.

— *Fatmé* était une pipe turque.

Gargantua exécuta scrupuleusement les ordres qui lui étaient donnés, et, *par une distinction particulière*, bourra lui-même la pipe de son patron.

ALPH. KARR. — (*Geneviève.*)

Un Calembour.

D. — Comment expliquer qu'il se trouve toujours plusieurs troupes de chameaux dans un cigare de Manille ?

R. — C'est qu'un cigare de Manille est composé d'un quart Manille et de trois quarts Havane. — (*Trois caravanes.*)

NOTA. — Pardon ! nous ne le ferons plus !

Sonnet.

Amis, prenez le deuil ! Bourdon de Notre-Dame,
Informe tout Paris de mes calamités ;
Journaux européens, annoncez aux cités
L'affreux coup dont le sort vient d'atterrer mon âme

Que plutôt n'a-t-il pris ma fortune ou ma femme !
Ces biens, sans grands regrets, je les aurais quittés.

Mais non. Dans ses desseins longtemps prémédités,
Il sait trop bien les maux qui m'abattent, l'infâme!

Depuis six mois entiers je ne la quittais pas;
Tous les jours je voyais embellir ses appas;
De consolations elle était toujours pleine.

Pour son père un bon fils n'aurait pu mieux souffrir.
Il n'est pas de malheur qui surpasse ma peine,
On m'a cassé ma pipe..... il me reste à mourir!

C.

Le Cigare.

IMPRESSIONS D'UNE FEMME.

Dieu! que c'est bon!... Tenez, tenez, voilà que j'en pleure et j'en ris tout à la fois. — On dirait qu'il me court partout un frisson!... un plaisir!... ah!... et la fumée qui monte, qui descend... ça embaume mauvais!...

C'est surtout quand on se laisse aller comme ça... étendue... les yeux à demi fermés... le nez en l'air... quand on voit le nuage s'agiter... s'élever... comme un rêve doré qui s'en va vers le ciel! et au milieu de la fumée la figure de mon mari... embellie!... ça m'enivre... ça m'enlève, je me laisserais aller des heures entières!

BAYARD.

. . . .
Trois cigares le soir, quand le jeu vous ennuie,
Sont un moyen divin pour mettre à mort le temps.
Notre âme (si Dieu veut que nous ayons une âme)
N'est pas assurément une plus douce flamme,

Un feu plus vif, formé de rayons plus ardents,
Que ce sylphe léger qui plonge et se balance
Dans le bol où le punch rit sur son trépied d'or.
Le grogg est fashionable, et le vieux vin de France
Réveille au fond du cœur la gaieté qui s'endort.

ALFRED DE MUSSET. — *Les secrètes pensées de Rafaël.*

. . . .
Le soleil se couchait; on était en septembre :
Un triste mois chez nous, mais un mois sans pareil
Chez ces peuples dorés qu'a bénis le soleil.
Hassan poussa du pied la porte de la chambre.
Heureux homme! il fumait de l'opium dans de l'ambre,
Et, vivant sans remords, il aimait le sommeil.

ALFRED DE MUSSET. — *Namouna.*

A celle qui fut ma Pipe.

ADIEUX.

A M. DE T..., A LA LÉGATION FRANÇAISE DE MILAN.

Adieu, toi que j'aimais, toi, ma douce compagne;
Toi qui charmais jadis mes longs moments d'ennui;
Toi que je connus vierge, et qu'hélas! aujourd'hui
Je ne vois plus qu'en songe au milieu de la nuit,
Lorsque le vent plaintif gémit sur la montagne!

Il me souvient du temps où nous causions tous deux
Comme je savourais ton haleine embaumée!
Tes enivrants parfums me rendaient si joyeux!
Je bâtissais un monde en regardant les cieux.
Je te quittais! et tout s'envolait en fumée!

Tu sais, lorsqu'on est loin de l'objet adoré,
On se souvient bien mieux de mille circonstances,

L'imagination nous retrace à son gré,
Ne faisant aucun cas des lieux et des distances,
Mille faits dont le cœur est bien vite enivré!

Eh bien, je me souviens que, par un soir d'automne,
Le ciel étant rayé de longs nuages noirs,
J'avais goûté par trop du doux jus que la tonne
Venait de recueillir sous les larges pressoirs,
Et gaiement j'aspirais le vent fraîchi des soirs!

Quand une émotion trop forte le domine,
L'homme oublie aisément ses premières amours...
Hélas! je t'oubliai ce soir-là, ma divine,
Au bord d'un ruisseau clair, à la voix argentine,
Que depuis ce moment je crois ouïr toujours.

Mais, lorsque le sommeil eut chassé mon ivresse,
Quand je revins à moi, quelle fut ma douleur
De ne plus te revoir, ô toi qu'aimait mon cœur!
Je te cherchais partout, ma belle enchanteresse,
Alentour du ruisseau qui babillait moqueur!

Quand je te retrouvai, quelle joie indicible!
Quel entretien charmant nous eûmes tous les deux!
A mes baisers brûlants ne fus-tu pas sensible?
Oui, s'il m'en souvient bien, ce soir-là, tous mes vœux
Par toi furent comblés: tu me rendis heureux!

Eh bien, tu vas partir, et j'ai pu le permettre!
Adieu, ma belle brune au front pur et luisant!
Là-bas rappelle-toi parfois ton ancien maître:
Aux désirs du nouveau toi qui vas te soumettre,
Compare le passé, compare le présent!

Adieu! dans d'autres lieux il se peut que tu plaises.
J'ai tort, en ce moment, de ne penser qu'à moi.
Adieu, pars! Fais pâlir les brunes Milanaises,
Moins brunes, j'en suis sûr, moins fidèles que toi.
Pars! au loin comme ici je te garde ma foi!

Vous, dont l'amour du mien justement participe,
Gardez, gardez longtemps ce gage d'amitié :
Pour mes regrets tardifs n'ayez nulle pitié,
Et des succès certains qu'aura là-bas ma pipe
Je ne réclamerai jamais que la moitié.

La Pipe et la Tabatière.

Il fut un temps où l'on fumait peu, mais où l'on prisait beaucoup.

On laissait la pipe aux Flamands de Téniers, aux races positives de l'Allemagne et de la Suisse, où le sans-façon de la vie privée et les mœurs patriarcales de la famille la firent accepter partout, en dépit du parfum qu'elle exhalait.

Ce fut à cette époque que naquirent ces proverbes qui n'ont plus de sens maintenant : *Fumer comme un Suisse ! — Fumer comme un Allemand !*

Il faudrait dire aujourd'hui : *Fumer comme un Parisien !*

Ou plutôt, comme toutes les nations fument : *Fumer comme tout le monde !*

Et alors, je l'avoue, ce ne serait pas la peine d'en faire un proverbe.

Aujourd'hui le règne de la prise tend à s'effacer de plus en plus de notre civilisation ; il ne s'est guère maintenu que parmi les vieillards qui portent encore une queue, les prêtres, à qui la pipe est une jouissance interdite, les portières d'un certain âge, et les grisettes prédestinées à devenir portières.

Pourtant ne médisons pas trop de la tabatière : c'était un meuble plein de simplicité et de bonhomie ; elle avait l'avantage d'être un puissant lien de sociabilité, suivant la théorie développée par Sganarelle, de soutenir la conversation et d'entretenir les manières aimables, en provoquant d'innombrables : *Dieu vous bénisse !*

Je ne ris jamais en fumant ma pipe !

Dans un café, le tabac est la seule chose que l'on n'oserait pas même refuser à son ennemi.

UN DESSIN DE GAVARNI.

Une femme donnant une pipe d'un sou à son mari et comme légende :

« La paix à tout prix ! »

A ma Pipe.

O ma gaillarde à la peau rousse,
Viens m'embrasser ;
J'ai peur, à la moindre secousse,
De te casser !
Car toi seule es ma bien-aimée,
Qui, chaque soir,

M'enivres comme la fumée
D'un encensoir!
Lorsque je suis par trop maussade,
Tu viens guérir
Mon cœur, mon pauvre cœur malade,
Prêt à mourir;
Et tu lui contes mille choses:
—Doux passe-temps!—
Des femmes blanches, et des roses,
Et du printemps!
Tantôt l'orgie échevelée
Et le punch bleu,
Tantôt une forme éthérée:
Marie ou Dieu!
Parfois aussi quand l'allumette
Sur ton fourneau
Se promène tout inquiète,
Puis aussitôt
S'éteint! alors, vois-tu, je pense
Au triste sort
Du malheureux sans espérance,
Puis à la mort!
Oh! viens alors, ma pipe rousse,
Viens m'embrasser!
J'ai peur, à la moindre secousse,
De te casser!

Souvenir de voyage.

Lors d'un voyage que nous fîmes en Suisse pour tuer un été qui n'en finissait pas, nous eûmes l'occasion de séjourner à Genève, et d'aller par conséquent au salon du *Panorama*, situé, comme chacun sait, sous l'atelier du peintre Calame.

Nous lûmes au plafond de cet établissement, aussi original qu'indispensable aux fumeurs, les deux inscriptions suivantes :

Omnia fumus erunt;

Et .

Fumo : Ergo sum

Rien n'est plus philosophique que la première de ces pensées... Quant à la seconde, nous sommes fâchés que Descartes ne l'ait pas trouvée !

Le Tabac à fumer.

EXTRAITS

Celui qui, possédé de rages convulsives,
Livre au Paraguay-Roux ses ardentes gencives;
L'irritable goutteux hurlant dans son fauteuil,
Le client de Ricord, que les amours en deuil
Contemplent au milieu des onguents et des fioles ;
Celui qui mord sa couche en invoquant d'Étioles ;
Tous vous confesseront qu'aux plus cruels moments,
Ce grand électuaire adoucit leurs tourments;
Ils retrouvent en lui le fabuleux dictame.
Et vous qui connaissez les tortures de l'âme,
Amants trompés, époux indignement flétris,
Ambitieux déchus, poëtes incompris,
Acteurs chutés, boursiers tombés avec la rente,
Joueurs dévalisés par le *trente et quarante*,
Vous même dont les yeux versent des pleurs amers
Sur l'absence ou la mort des êtres les plus chers,
Vous tous qui n'êtes pas assez grands philosophes

Pour subir froidement ces rudes catastrophes,
Dites-nous, au moment où votre déraison
Délibère entre l'eau, le fer et le poison,
Au bord du gouffre où nul ne vient vous crier : Gare !
Quel pouvoir vous retient, qui vous sauve ? Un cigare !...

. . . .

Et, s'il le faut pourtant, ce même réconfort
Qui rattache à la vie encourage à la mort.
Le condamné demande une pipe allumée,
Dévore avec transport sa vapeur bien-aimée,
Et, calme, gravissant l'échafaud sans soutien,
Meurt en homme, du moins, s'il ne meurt en chrétien.

LE TABAC !

Du centre des cités, des plus arides plages,
De la tente conique où campe le soldat,
De la molle ottomane et du plus dur grabat,
Des prisons, des palais, des abîmes de l'onde,
Du fond des ateliers que la sueur féconde,
Vers la voûte du ciel, notre père commun,
Un hymne universel monte avec son parfum !

BARTHÉLEMY. — La *Pipe et le Tabac*.

Agréable tabac, charmant amusement,
Qui d'un muet langage entretiens en fumant,
Qui délasses l'esprit, qui sais charmer la peine,
Qui, par l'exhalaison d'une fumante haleine,
Sais purger un fumeur en le divertissant,
Et dissiper l'ennui qui le rend languissant.

. . . .

Ton mérite et ton excellence
Seront un jour si bien connus en France
Et des autres nations qui sont dans l'univers
Que tu ne seras plus regardé de travers.

GUÉRARD.

6

Je n'aimais pas le tabac beaucoup,
J'en prenais peu, souvent pas du tout;
Mais mon mari me défend cela :
Depuis ce moment-là,
Je le trouve piquant
Quand
J'en puis prendre à l'écart,
Car
Tout plaisir vaut son prix,
Pris
En dépit des maris.

Opéra du *Diable à quatre*.

La Pipe cassée.

FRAGMENT

. . . .
Fli ! flon ! La Tulipe, à l'instant,
Sans se gêner, toujours fumant,
En saisit un à la cravate.
Le courroux des femmes éclate ;
Leurs ongles, leurs dents et leurs cris
Secondent leurs braves maris.
L'horreur s'empare de la salle;
Et jamais à noce infernale
Il ne se fit un tel sabbat.
Enfin, dans le fort du combat,
Un coup lancé sur la Tulipe
En cent morceaux brise sa pipe.
De douleur il s'évanouit.
Son vainqueur le croit mort : il fuit
Aussi bien que ses camarades.
Françoise, par ses embrassades,
Rappelle la Tulipe en vain :

Il fallut dix verres de vin
Pour lui rendre la connaissance.
Il revient : un morne silence,
De longs soupirs, des yeux distraits,
Avant-coureurs de ses regrets,
Expriment sa triste pensée.
« Ma pipe, dit-il, est cassée !
« Ma pipe est en bringue, mil' guieux !
« Je l' vois ben, oui, je l' vois d' mes yeux !
« Quand j' pense comme alle était noire !
« N'y pensons pus, il faut mieux boire ! »
Pour l'oublier, il se soûla,
Et la scène finit par là.

VADÉ. — La *Pipe cassée*, ch. IV.

Le Cigare.

AIR d'*Annette et Lubin*.

Pauvre petit cigare,
Mon complice discret,
Toi que l'homme accapare
Et que j'aime en secret !
Nos feux illégitimes
Doivent bientôt cesser ;
Mais pour vingt-cinq centimes
Je puis te remplacer !
Ainsi donc nos amours
Doivent durer toujours !

Et je n'ai pas l'audace
De t'avouer en face.
J'ai honte d'un plaisir
Que ces messieurs, en masse,
Se donnent sans rougir.

Mais, comme une faiblesse,
Mon mari le défend...
J'en suis folle à présent !...
Ah ! grand Dieu ! que serait-ce
Si c'était un amant ?

C'est toi, petit cigare,
Bonheur des innocents,
Dont la fumée égare
Et mon cœur et mes sens :
Les feux illégitimes
Sont changeants ; mais les tiens,
Avec vingt-cinq centimes,
Moi, je les entretiens !
A ce prix, nos amours
Doivent durer toujours !

BAYARD. — *Pas de fumée sans feu.*

CHAPITRE VI

ANECDOTES TABACOLOGIQUES

Julio le culotteur. — Origine du culottage. — La pêche au tabac.

Julio le culotteur.

Celui qui n'a pas connu notre ami Julio ne peut se vanter d'avoir vu dans toute son originalité le véritable culotteur de pipes.

Julio était un jeune Martiniquais, à visage bronzé, à la taille nerveuse et aux cheveux crespelés, que nous appelions l'*Insensé*, à cause de ses allures fantasques et de sa facilité à s'enthousiasmer pour n'importe qui et n'importe quoi.

Il jouissait de six mille livres de rente et vivait heureux, car il n'avait qu'une véritable passion, la pipe, qu'une seule ambition, les bien culotter.

Julio croyait à la pipe, et il mettait son bonheur dans la fumée qui s'en exhalait.

Mais ce goût exagéré pour le calumet lui faisait négliger tous les devoirs sérieux de la vie, et, à force de *réussir* des pipes à Paris, et de n'y pas passer d'examen de droit, il avait été obligé, de par l'ordre de son tuteur, de prendre le chemin de Poitiers.

Hélas ! dans cette Faculté, il rencontra des fumeurs qui mirent en péril sa réputation, et il lui fallut *travailler* plus que jamais pour maintenir sa supériorité devant des adversaires aussi redoutables.

Il continua donc de fréquenter l'estaminet du Café de Castille et d'ignorer le chemin de l'école de droit.

Tandis que nous le croyions en plein Poitou, nous le rencontrâmes un jour rue Vivienne. Il avait l'air triste.

— Pourquoi as-tu quitté Poitiers ? lui demandâmes-nous.

— Parce que j'y ai éprouvé des ennuis, nous répondit-il.

— Peut-on les savoir ?

— Oh ! mon Dieu, oui ! Ce qui m'est arrivé n'a l'air de rien, et cependant, quoique je ne me pique pas de trop de sensibilité, j'ai trouvé la chose assez pénible.

— Voyons... dis-nous tes malheurs.

— Mon malheur, plutôt; — voilà : un des jours de cet été, j'étais tranquillement couché lorsque j'entendis frapper à ma porte. Il pouvait être huit

heures du matin. Mais, malgré *cette heure indue*, j'ouvris. C'était Charles qui venait me demander une pipe pour aller faire une partie de campagne... Tu te rappelles bien Charles, ce petit étudiant blond de Barbezieux que nous appelions le *Templier*, à cause de ses capacités comme buveur.

— Eh bien, tu lui donnas une pipe... tu en avais tant !

— Je lui montrai de la main mon râtelier et lui dis de choisir; mais, par une de ces inexplicables fantaisies qui ne passent que par la tête des ivrognes, il ne voulut, de toutes mes pipes, que celle que je fumais dans le moment et qui était ma pipe de prédilection. En dépit de tout ce que je pus lui dire, force me fut de lui donner la *Favorite*, une pipe turque que j'avais culottée à Paris, et transportée à Poitiers, grâce à des prodiges de précautions.

Lorsque Charles sortit avec la Favorite, je sentis comme un grand froid. Un vide se fit autour de moi... toute la journée une vague inquiétude m'agita. J'en ignorais la cause. Hélas ! je devais la savoir bientôt.

Le soir arriva. J'attendais Charles. Il ne venait pas. Je me mis plusieurs fois à la fenêtre. La rue silencieuse n'était traversée que par des chats amoureux, quoique poitevins. N'y pouvant plus tenir, je sortis à onze heures de chez moi, et allai me planter devant le seuil du retardataire. Enfin, à minuit, il entra en titubant.

— Ma pipe ! lui dis-je avec une anxiété que je

cherchais à dissimuler, mais que révélait suffisamment le tremblement de ma voix.

— Ta pipe ! me répondit-il avec un air plein de dédain... Je te conseille d'en parler... Toute la journée je n'ai jamais pu la déboucher. J'ai usé de tous les moyens. Enfin, fatigué, énervé, j'ai fini par l'empaler avec un fil de fer, et je l'ai cassée au *culot*, juste au moment où l'opération avait réussi.

Je regardai Charles avec un calme égal au sien. Puis je baissai la tête, et m'en retournai chez moi.

— Mais que lui dis-tu le lendemain matin ?

— Moi ! rien du tout...

— C'est vrai : les grandes douleurs sont muettes. Et le soir, tu fumais une autre pipe ?

— Le soir... Ma malle était faite : je prenais la diligence et je retournais à Paris, où me voilà.

Nous perdîmes de vue Julio. Mais on nous apprit cependant qu'il s'était raccoquiné à une autre pipe, pour laquelle il avait un véritable fanatisme ; nous le croyions heureux... Hélas! il ne devait jamais l'être.

Un soir, une ombre errait autour du jet d'eau de la place Saint-Georges, vis-à-vis l'hôtel de M. Thiers. C'était notre culotteur.

— Que fais-tu là, Julio ? tu fais le pied de grue devant quelque fenêtre rebelle ?...

— Oh ! non ! nous répondit-il avec un soupir plein d'amertume. J'attends que le sommeil me vienne pour aller me coucher.

— Qu'as-tu donc, pauvre ami? Raconte-nous ça.

— Figure-toi que, malgré toutes mes résolutions, je m'étais remis encore une fois à fumer. J'étais parvenu à faire un chef-d'œuvre d'une pipe hollandaise, l'*amiral Ruyter*, qui m'avait consolé d'une trahison de femme... Mais les trahisons de femme, tu sais... on s'y attend toujours, et ça ne fait pas d'effet... Tout le monde admirait l'*amiral Ruyter*, et vingt fois, chez Dinochau, on a cherché à me l'enlever, mais je ne la perdais pas de vue. Ne voilà-t-il pas que, ce soir, moi, qui ne me mêle jamais de littérature, comme tu sais, j'ai l'imprudence d'approcher d'une discussion littéraire et qu'un des disputeurs, en faisant un geste, me casse l'*amiral*...

— Ah!... pauvre Julio!... vraiment, c'est une fatalité!...

Nous nous promenâmes pendant plus de deux heures. Tout ce que nous pûmes faire pour distraire notre ami de son chagrin n'eut aucune influence sur lui; de peur qu'il ne se livrât à quelque acte de désespoir, nous l'accompagnâmes jusqu'à sa porte. En posant le doigt sur le bouton de la sonnette, il nous donna une longue et nerveuse poignée de main :

— Vous êtes des amis, vous!... nous dit-il; je m'en souviendrai... Adieu...

— Allons donc! vieux, ne pense plus à l'*amiral;* viens déjeuner demain avec nous, tu *commenceras* un autre Ruyter.

— Oh! non, jamais! nous répondit-il avec un geste navrant. Tu ne sais pas ce que c'est que les pipes,

on s'y attache, et puis, quand il faut s'en séparer, ce sont des déchirements... Je vais me marier !

Origine du Culottage.

Bacchus poursuivait sa conquête du monde et se trouvait en guerre avec une peuplade solitaire de l'Inde.

La terreur s'était emparée de tous les esprits : hommes, femmes, enfants, tous avaient fui sur les collines et s'y étaient retranchés. Là, nos Indiens avaient d'abord allumé de grands feux, puis s'étaient armés de leurs longues pipes en roseau.

La fumée de ces pipes, en obscurcissant le ciel, devait les soustraire à la vue de leurs ennemis.

Un Indien, nommé Io-pépé, lequel, ayant été envoyé en vedette, ne s'était pas trouvé à la distribution des pipes, s'avisa, en rentrant au camp, de se servir des roseaux brunis que ses compagnons jetaient après s'en être servis.

Il s'aperçut bientôt qu'en passant par ces tuyaux culottés la fumée de tabac était plus savoureuse, et, à partir de ce jour, il ne voulut plus se servir des autres.

Il eut bientôt des imitateurs, et, dans toute l'Inde, quelques années après, ce furent les esclaves qui fumèrent les pipes neuves.

— *Nota.* — Cette anecdote, dont nous contestons l'authenticité, nous a été communiquée par M. Ber-

nier jeune, archiviste de la bibliothèque de Genève, lequel prétend l'avoir extraite d'un vieux manuscrit grec. —

La Pêche au Tabac.

Les rivières des Antilles sont, en général, assez poissonneuses; mais, à une certaine époque de l'année, nommée l'*hivernage*, le poisson d'eau douce devient si rare, que les Européens, qui en sont très-friands, l'achètent à des prix fabuleux.

C'est alors que les plus habiles mariniers, comme autant de hérons, se posent en sentinelles devant les cours d'eau, et guettent la proie.

Mais, hélas! tout un jour se passe sans que le poisson, noyé dans les profondeurs humides, daigne mordre aux appas trompeurs que font sautiller sur sa tête les pêcheurs riverains, ses ennemis naturels.

Alors ceux-ci s'exaspèrent, et, avant que l'aube ait ramené le jour, ils détournent un bras de rivière au moyen d'une digue factice faite à l'aide des roches qui bordent la rive.

Puis, s'armant de côtes arrachées aux feuilles du tabac, ils en font comme des espèces de balais et en soudent les interstices des roches, de façon à ne laisser nulle issue aux prisonniers de l'onde.

L'eau, tout à l'heure stagnante, frémit et se ride. On la voit et on la sent palpiter de secousses souterraines. L'écume bout et sautille, et le pêcheur craintif, l'oreille tendue, l'œil au guet, attend le

fruit de son audace, car il vient de se mettre en contravention avec l'un des plus sévères règlements sur la pêche fluviale aux colonies, en se livrant à cette terrible pêche au tabac, qui n'a jamais été infructueuse en Amérique.

Le poisson étourdi, ivre et fou, abandonne alors les solitudes où il se croyait inaccessible. Il monte, il monte, et surnage évanoui, le ventre en l'air sur l'eau que dore le reflet des étoiles, et d'une main tremblante le braconnier des eaux emporte son butin dans sa case.

Dès que le soleil a paru, il se rend au marché et vend aux cuisiniers des navires mouillés dans la rade le produit de sa pêche criminelle. Les *mocos*, les *caramboles*, les *quarts de gourdes*, les *dollars* pleuvent dans son panier ; mais il est rare que le soir même l'heureux détaillant ne soit pas conduit à la geôle de la ville, car, tandis qu'il faisait son infaillible récolte, un rival jaloux veillait dans l'ombre, et allait le dénoncer au *Conservateur des Eaux et Forêts !*

CHAPITRE VII

CLOTURE DU COURS

Adieux des Professeurs aux Élèves.

Chers élèves, un mot pour terminer...

CHŒUR DES ÉLÈVES. — Ah! enfin!

LES AUTEURS. — Nous ne terminerions pas si nous n'avions pas commencé!

CHŒUR DES ÉLÈVES. — Nous sommes donc bien heureux qu'ils aient commencé, puisqu'ils terminent, car, s'ils n'avaient pas commencé, ils ne termineraient pas, et qui veut la fin veut le commencement.

LES AUTEURS. — C'est toujours avec un nouveau plaisir...

CHŒUR DES ÉLÈVES. — Connu!

LES AUTEURS. — Alors, c'est inutile de continuer !

CHŒUR DES ÉLÈVES. — Parbleu, puisque c'est fini !

LES AUTEURS. — Adieu donc, ou au revoir.

CHŒUR DES ÉLÈVES. — Adieu !

La séance est interrompue par le manque d'auditeurs. — Les élèves ont tous fui. — L'éditeur s'avance près des auteurs et leur serre la main. — Tableau !

FIN.

TABLE

PRÉFACE. — Pourquoi nous avons fait ce livre. . . 7

CHAP. I. — Du tabac et des fumeurs en général. . . 11

II. — De la pipe. 24

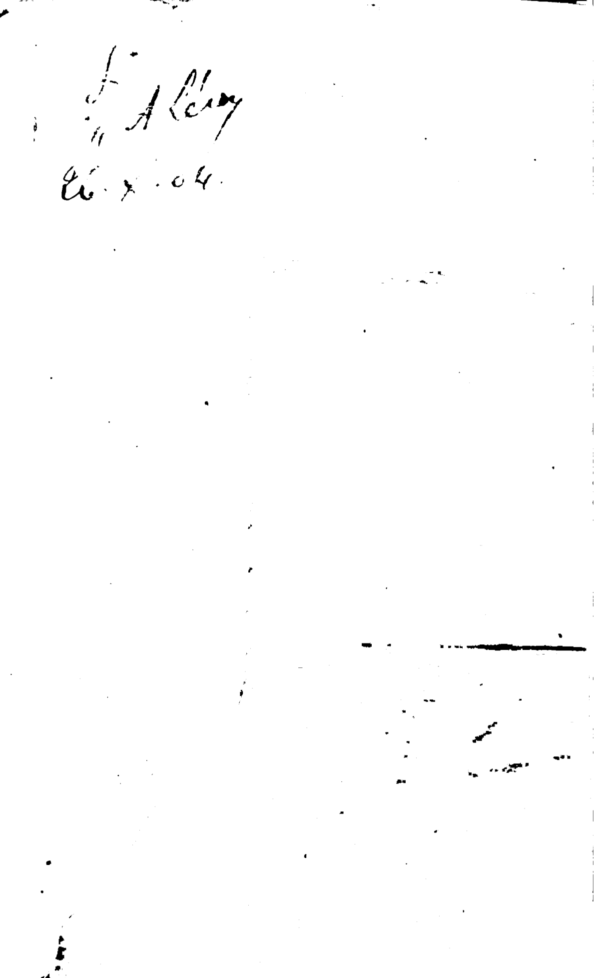
III. — Du cigare. 41

IV. — De la cigarette. 56

V. — Pensées et poésies tabacologiques. . . . 71

VI. — Anecdotes tabacologiques. 85

VII. — Clôture du cours. 93


26.x.04.

